

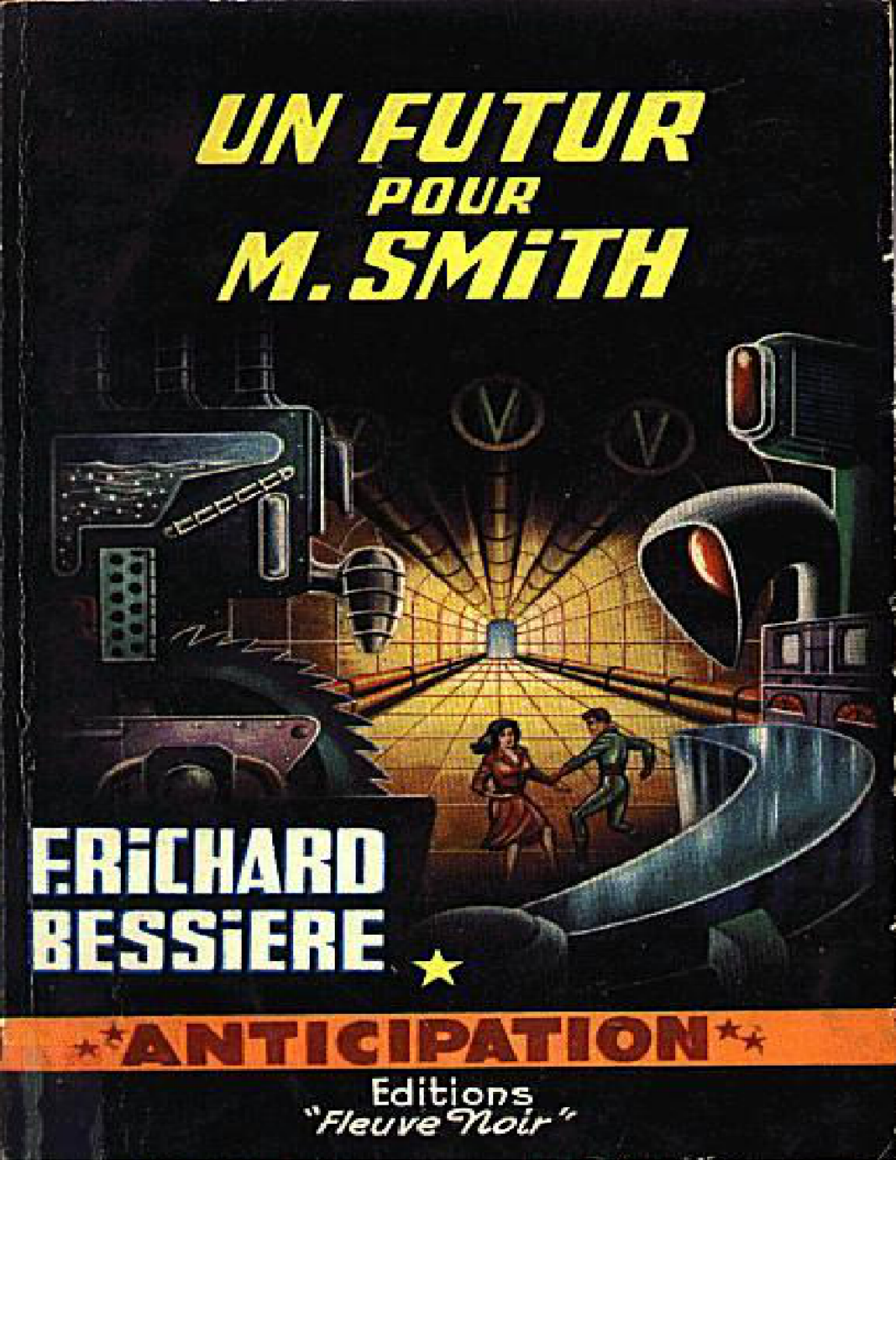
FNA 0250 - Un futur pour M. Smith

Richard Bessière

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

UN FUTUR POUR M. SMITH



**FRICHARD
BESSIERE**



★ **ANTICIPATION** ★

Editions
"Fleuve Noir"

F. RICHARD-BESSIERE

UN FUTUR POUR M. SMITH

COLLECTION
« ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Bld Saint-Marcel – PARIS XIII^e

© 1964 « Éditions Fleuve Noir », Paris.
Reproduction et traduction, même partielles,
interdites. Tous droits réservés pour tous pays,
y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

AVANT-GOÛT

Je quittai la « Machine Temporelle » par une de ses faces latérales et pris contact avec le sol.

Quand je me retournai, le « cube » commençait déjà à se déformer. Il s'estompa progressivement, puis disparut, comme sous l'effet d'un simple coup de gomme.

Je savais qu'il retournait à sa base de départ, dans un passé qui était le mien, mais dont je ne pouvais pas, hélas ! mesurer la distance dans le temps, il faut bien le reconnaître, car j'ignorais totalement à quelle époque du futur le vieux Crook m'avait expédié.

Pour être encore plus précis, j'ajouterai que le vieux Crook lui-même ne le savait pas lui non plus.

Dans ces conditions, pourquoi avais-je accepté de lui servir de cobaye, me demanderez-vous, et à quoi rimait cette singulière expérience ?

Je m'appelle Harry Smith. J'ai trente-trois ans, suis célibataire, ingénieur électronicien de mon état. C'est du moins ce que les registres du XX^e siècle mentionnaient à mon sujet lorsque j'ai quitté Atlanta, un beau matin de mai de l'an 1970.

Je travaillais pour le vieux Crook depuis plusieurs années, non pas par sympathie, mais plutôt parce que je suis d'une nature trop indépendante pour me conformer au règlement et aux horaires impératifs d'une quelconque société bien organisée.

Avec Crook, il en allait différemment. Il ne me posait jamais de questions sur mon emploi du temps et n'émettait jamais le moindre reproche lorsque, le matin, je m'oubliais dans mon lit après une nuit blanche passée dans quelque club en compagnie de filles ou de copains.

Il me faisait confiance depuis qu'il m'avait révélé le but qu'il poursuivait : doter l'humanité d'une machine temporelle qui serait le trait d'union entre le présent et l'avenir.

Malheureusement, toutes les économies du vieux Crook avaient fondu petit à petit, et j'avais même dû porter en crédit mon salaire mensuel pour lui permettre d'acheter encore un peu de matériel à la General Motors. Voilà pourquoi j'ai continué jusqu'au bout et j'en suis arrivé là ! Et puis le vieux me faisait de la peine.

À soixante-dix ans, ça lui aurait porté un rude coup si je l'avais laissé choir, comme ça, alors que nous étions si près du but.

Notre première expérience avait été concluante, et lorsque le « cube » s'était volatilisé sous nos yeux, nous n'osions pas y croire. Il avait fait un bond dans le futur et s'était rematérialisé quelques secondes plus tard, sous l'effet d'un régulateur aller-retour fonctionnant sur les coordonnées d'une

longueur onde-temps en perpétuelle croissance.

Crook n'avait pas fait ni une ni deux, et m'avait tout bonnement désigné comme le premier voyageur temporel de l'humanité.

— Les savants exigeront une preuve, m'avait-il dit, et c'est vous qui la leur donnerez. Acceptez, Harry, et à votre retour vous serez riche... riche... riche...

J'entends encore prononcer ces mots et j'en viens à me demander si vraiment je connaîtrai la récompense de mon audacieuse tentative.

Enfin, j'ai accepté, et je ne dois m'en prendre qu'à moi-même, car, pour que l'expérience soit valable, Crook estimait que je devais ramener du futur plusieurs documents tangibles qui élimineraient dans l'esprit des savants toute idée de supercherie et de charlatanisme.

Crook avait ajouté :

— Je vous récupérerai dans vingt-quatre heures. Puis en me poussant dans le cube, il avait ajouté :

— J'ignore à quelle date du futur vous allez échouer, mais peu importe, je ne toucherai pas au régulateur. De ce fait, la machine se réintégrera à l'endroit exact où elle vous aura laissé. Aucune question à poser ?

J'avais fait non de la tête, comme un condamné qui vient d'écouter sa sentence et qui sait parfaitement que tout ce qu'il peut dire désormais ne peut plus servir à grand-chose.

Il ne vit même pas le signe d'adieu que je lui adressais d'une main molle et appuya avec une joie satanique sur les boutons rose et vert d'un coffre mural en ébonite.

Ah ! Celui-là !

CHAPITRE PREMIER

Mon premier geste fut de regarder autour de moi.

J'avais « atterri » (et ce fut là ma première impression) dans une sorte de jardin envahi de plantes et de fleurs multicolores.

Je distinguai des bouquets de magnolias, des lauriers, des sassafras, des palmiers nains, et tout cela composait un assez agréable et reposant décor sylvestre, d'autant plus que le ciel était d'un bleu magnifique et que le soleil brillait joyeusement.

L'air était doux, calme, parfumé, léger et vivifiant. Cela me réconforta un peu et j'oubliai vite toutes les frayeurs que j'avais endurées pendant ce sacré voyage.

L'horizon, devant moi, était bouché par une longue rangée de bâtiments comportant le minimum de lignes droites et qui semblaient s'empiler les uns sur les autres dans une esthétique assez douteuse.

Bien sûr, je n'étais pas encore familiarisé avec cette époque, et je savais surtout que je n'étais pas au bout de mes étonnements, lesquels, à mon humble avis, pouvaient se comparer à ceux qu'aurait pu éprouver un légionnaire de César transporté brusquement au XX^e siècle en plein Time Square !

Le légionnaire que j'étais s'aventura entre les bosquets odorants et, avant de poursuivre ses investigations, accomplit un geste instinctif. Celui d'examiner en détail l'endroit où il se trouvait.

Et je vis.

Je vis, à demi cachée par la végétation, une splendide villa, toute en courbes, avec un toit hexagonal dont le bleu pastel se confondait presque avec celui du ciel par-dessus.

De grandes baies en faisaient le tour, et je remarquai que les vitres – ou tout au moins la matière dont elles étaient faites – ne réfléchissaient nullement les rayons du soleil, cependant que d'autre part, elles formaient écran à mes regards, si bien qu'il m'était impossible d'apercevoir quoi que ce fût à l'intérieur de la curieuse bâtisse.

J'avançai.

Je gravis lentement les quelques marches de marbre rose qui conduisaient à un perron ovale de même couleur, et c'est au moment où je posais le pied sur la dernière que j'entendis une voix me dire :

— Entrez donc, mon ami, je m'ennuie à mourir.

J'entrai.

Les portes étaient grandes ouvertes et une bouffée de fraîcheur m'accueillit lorsque je pénétrai dans le... living-room (je n'ai jamais

trouvé le terme exact, mais j'ai opté pour living-room afin de simplifier les choses).

C'était une vaste pièce, toute ronde, et dont une large portion de murs était encombrée de manettes, de boutons, de leviers et de petites lampes qui clignotaient sans arrêt.

En face, il y avait un immense aquarium dans lequel évoluaient des poissons d'assez grosse taille.

Au milieu de la pièce, quelques meubles bas, moitié bois, moitié métal, et une bonne douzaine de coussins moelleux entassés pêle-mêle, à même le sol.

— Approchez donc, mon ami, faites comme chez vous !

J'approchai.

Je découvris alors le propriétaire de la voix. C'était un homme gras, chauve et rougeaud, à demi enfoui dans les coussins de brocart et qui me regardait avec des yeux ronds, naïfs, et pleins de bonté.

Il était vêtu d'un pyjama très ample, comme les judokas, avec cette différence que le sien était brodé très richement de motifs géométriques allant du cercle au triangle, en passant par l'hyperbole et la ligne brisée.

Je ne voulais pas commettre de grave imprudence pendant les premières minutes que je passais ici, dans le futur, et je me tins sur mes gardes.

Cet homme-là, bien entendu, ne se doutait de rien, et je devais me montrer prudent. Il rampa sur le ventre, se retourna, réunit deux coussins sur lesquels il posa sa tête avec un soulagement non dissimulé, puis il me regarda longuement.

Je m'aperçus alors que ses yeux étaient sans éclat et qu'ils étaient injectés de sang en bordure des paupières.

— Qui que vous soyez, vous êtes un ami, me dit-il au bout d'un moment. Je considère comme *pote-pote* tous ceux qui entrent dans ma *burada*. J'ai trouvé dans cette philosophie le seul remède qui soit contre l'inimitié. Et c'est valable aussi en ce qui concerne le pire de mes ennemis. Le malheur, c'est que je n'ai pas de pire ennemi. Voilà bien ce qui me tracasse, et je me demande parfois si ma théorie peut avoir une quelconque valeur.

Je tentai de sourire et de parler, mais il enchaîna presque aussitôt :

— Non, ne vous défendez pas. Tout ce que vous pouvez m'apprendre sur ce concept ne serait qu'une fastidieuse répétition de ce que j'ai déjà pu entendre à ce sujet. Et Kobok sait si je connais la question à fond, depuis l'*akalia*. C'est là que j'ai fait mes, premières armes en psychodynamique et que j'ai appris à maltraiter mon meilleur *pote-pote*. Kim, qu'on l'appelait. Souvenez-vous de ce *blase* et ne l'oubliez jamais si vous avez l'espoir de rencontrer un jour votre pire ennemi. C'est le seul obstacle que vous devez vaincre pour vous

offrir cette chance inespérée. Si l'on doit aimer ses *potes-potes* pour leurs défauts, croyez-moi sur parole, Kim, lui, en était bourré jusqu'à la moelle. Pensez si je le connais. Nous avons étudié ensemble l'influence de l'argot sur la stylistique moderne. Mais il ne pensait qu'à *chipatouller* avec les filles à *bezouille*. Il avait ça dans le *rouge*. Un *cave*, rien de plus, et aussi facile à *esclamouder* qu'un *jokri* en *gablifon*. Oh ! ne croyez pas qu'il était complètement *averdi*, loin de là ! Il a toujours su *gavaudir* pour *persiffler* à ses buts.

Mon hôte exhala un soupir et haussa ses lourdes épaules. À cet instant, j'eus la conviction très nette qu'il était complètement fou.

Je ne comprenais absolument rien à son argot évolué, et je commençais à en avoir ma claque de ses combines avec le dénommé Kim. Vraisemblablement il devait être givré et ratatiné jusqu'aux molécules, ce gars-là !

Brusquement je m'en voulus de m'être laissé entraîner dans ce vocable un peu singulier et j'allais ouvrir la bouche pour dire quelque chose de banal, histoire de faire diversion, lorsque mon hôte me désigna le mur hérissé de manettes et de boutons.

— Servez-vous donc une lampée, me dit-il, et oubliez tout de ce que je vous ai dit. C'était manière d'entretenir un peu la conversation. J'aime toujours porter la contradiction, c'est dans ma nature.

Ce fut à mon tour de soupirer, et c'est au moment où, très emprunté, je me tournais vers les mécanismes muraux qu'il ajouta d'une voix suave :

— Tu es quand même une belle gosse, mignonne et gentille avec ça ! Je suis certain que tu as de l'avenir, ma petite.

Cette fois, ça dépassait les bornes, et je pirouettai sur moi-même, furieux et scandalisé.

— Je n'apprécie pas du tout cette plaisanterie, m'écriai-je. Mais enfin, qu'est-ce qui vous prend ?

Il s'était soulevé sur un coude et me regardait avec étonnement.

— Eh bien quoi ! Qu'ai-je dit de mal ? Un vieil homme comme moi a le droit de dire à une belle fille qu'elle est une belle fille si elle est vraiment une belle fille ! Et sans pour cela qu'elle en prenne ombrage !

— Un mot de plus et je vous casse la...

— Oh ! non, je vous en prie. J'ai cent soixante ans aujourd'hui. Hier encore je n'en avais que cent cinquante-cinq. Je sors du *Bootzer*, ne l'oubliez pas. J'ai droit à des considérations.

Voilà que ça recommençait ! Le pauvre gars était en plein délire, et, dans le fond, j'eus pitié de lui.

Et puis j'avais soif, horriblement soif.

— Comment vous y prenez-vous pour faire fonctionner votre fontaine ? lui demandai-je.

— Elle fonctionne comme toutes les autres, ma mignonne, me dit-il. La troisième rangée du bas pour les boissons rafraîchissantes, celle du haut pour les alcoolisées, et celle du...

— D'accord ! Ensuite ?

Il rit, visiblement amusé par mon embarras.

— On appuie sur le levier de droite, on tire sur le bouton du milieu, et on enclenche la manette rotative, ma belle.

— C'est tout ?

— À condition de bloquer le poussoir après avoir manœuvré le levier.

J'ignorais ce qui allait bien pouvoir sortir de cette boîte à malice, mais tant pis, j'étais complètement décidé.

Je ne sus jamais si ma maladresse eut pour cause l'énervement ou la mauvaise manipulation des délicats mécanismes, le fait est que j'actionnai trop fortement le levier de plastique dans le sens contraire à sa course normale et que la petite tige ronde me resta dans les doigts.

Je puis affirmer à présent que ce fut là le départ de tous mes ennuis, car je n'aurais pas dû le revisser sur son support. Aussi simple et aussi enfantin que cela pouvait être.

— Vous n'auriez pas dû faire ça, pleurnicha dans mon dos la voix de mon hôte.

— C'était la moindre des choses. Voilà, c'est réparé. Maintenant j'ai compris, ne vous inquiétez pas.

— Non, non, je vous en supplie. Ne touchez plus à rien jusqu'à leur arrivée.

— L'arrivée de qui ?

— Êtes-vous folle ?

— Pour l'amour du ciel, ne recommencez pas, sinon je vais me fâcher pour de bon.

À cet instant, j'eus l'impression qu'un hurlement de sirène tombait du ciel.

— Les voilà ! Ils arrivent !

Un gros appareil trapu et hérissé de pseudopodes métalliques venait d'apparaître dans le jardin. Je le distinguai à travers la matière transparente de la baie.

Six hommes en sortirent, vêtus de combinaisons collantes, et celui qui marchait en tête brandissait une sorte de fanion bariolé. Ils s'engouffrèrent dans la villa et l'homme au fanion se dirigea vers moi.

C'était un grand gaillard, tout en os et en muscles, avec une grosse tête de lutteur de foire.

Le rouge de la colère empourprait son visage et je me demandai un instant ce que tout cela pouvait bien signifier.

L'homme jeta un regard de mépris vers mon hôte qui s'était reculé

en rampant sur les coussins, puis me fixa de ses petits yeux.

— Qu'est-ce qui se passe dans cette maudite *burada* ? Pourquoi essayez-vous de nous enlever le travail ? Vous savez très bien que la Fédération enregistre toutes les pannes et toutes les avaries, et que nous sommes obligés d'accourir au moindre signal dès que nous l'avons localisé ? Alors, pour quelle raison transgressez-vous le code, hein, pourquoi ?

Je n'eus pas le courage d'essayer le flot de postillons que l'homme m'avait lancés en plein visage, de peur d'accentuer sa colère, et je me contentai de désigner le petit levier.

— Vous voulez certainement parler de...

— Ne biaisez pas.

— Enfin, voyons, quel crime ai-je commis ? Je pouvais très bien réparer moi-même ce levier. Un enfant de six ans aurait été capable de le faire.

— Vous n'êtes pas un enfant de six ans.

Je souris.

— C'est une façon de parler. Je voulais dire simplement que...

— Vous n'avez rien à dire. Taisez-vous !

Il se tourna vers ses hommes qui déjà s'empressaient autour du levier et l'examinaient sous toutes ses coutures.

— Rien à faire, soupira l'un d'eux. Les dégâts sont entièrement réparés. Nous ne toucherons pas notre prime, chef !

Le chef eut un grognement sourd, un peu semblable à celui d'une vieille otarie abandonnée par les siens sur une plage déserte.

— Dans ce cas-là, me dit-il, votre compte est bon. Sabotage au profit du machinisme, ça va vous coûter cher. Allez, ouste ! Vous vous expliquerez devant la Cour Suprême.

Il me poussa sans ménagement au milieu de ses compagnons qui m'embarquèrent *subito presto* dans leur appareil de métal qui ressemblait à une gigantesque araignée.

Mais, avant de quitter la *burada*, j'avais très bien entendu le chef qui lançait à mon hôte :

— On vous appellera si on a besoin de vous. Salut, monsieur Kim !

Kim ! Grand Dieu ! Si je m'attendais encore à celle-là !

CHAPITRE II

Après un voyage éclair au-dessus d'une vaste cité que je n'eus pas le temps d'admirer, je me retrouvai dans une cellule garnie de solides barreaux.

Curieuse prison en vérité, où le confort n'avait nullement été négligé et où les prisonniers, grâce à un ensemble de dispositifs très ingénieux, pouvaient satisfaire leurs besoins et même leurs moindres désirs.

C'est ainsi que je pus enfin me désaltérer à ma guise et me détendre un peu sur un divan moelleux dont le léger balancement, dû à quelque mécanisme automatique, assurait à l'occupant un bien-être physique rarement atteint.

Perdu dans mes pensées, je n'entendis même pas l'arrivée d'un gardien en uniforme qui, muni de petits appareils portatifs, commença immédiatement à m'examiner des pieds à la tête.

J'ouvris les yeux. Le gardien était déjà en train de m'appliquer sur le crâne une sorte de casque pourvu d'électrodes après m'avoir posé sur la poitrine un petit coffre muni d'un large cadran à l'intérieur duquel frémissaient et s'agitaient des aiguilles fines et multicolores.

— Eh bien ! Que faites-vous ? m'écriai-je en récupérant mes esprits.

Le gardien prit le temps de noter ses observations sur un carnet avant de me répondre :

— Ne vous inquiétez pas ! Simple vérification du métabolisme basal : tension, température, réflexes primaires, émotivité et réactions psychophysiologiques.

Il y eut un silence de quelques secondes, puis l'homme coupa les circuits et m'enleva le casque.

— Parfait, murmura-t-il en me tapant sur l'épaule. Spontanéité parfaite, aucune trace de psychopathie. Vous êtes en état d'affronter la Cour Suprême en toute âme et conscience.

Je me levai et m'écartai précautionneusement du divan dont le balancement cessa comme par enchantement.

— Que va-t-il se passer ? Que me reproche-t-on ? Je vous en prie, dites-le-moi ! Je ne comprends absolument rien à ce qui m'arrive.

Le garde me regarda avec un léger froncement de sourcils.

— Vous êtes étranger, n'est-ce pas ? Vous n'êtes donc pas un libre citoyen de cet État ?

Je fus sur le point de lui avouer toute la vérité. Mais je me retins. Expliquer à cet homme que j'arrivais du passé et que la violation de lois qui m'étaient inconnues n'avait d'autre cause que ma simple ignorance était une chose impossible, du moins pour l'instant, et, pour

la première fois, je réalisai le critique de ma situation. Quelle preuve pouvais-je bien fournir à ces hommes du futur pour arriver à les convaincre de la véracité de mes dires ?

Je remis donc cette question à plus tard et me contentai de lui répondre :

— C'est exact, j'arrive de très loin et j'ignore tout de vos lois.

— C'est bien ce que je pensais. Aussi vais-je me permettre de vous donner un bon conseil. Quelle que soit la sentence que rendra la Cour Suprême, gardez-vous bien de faire appel à la machine de justice.

— Parce qu'il existe une machine de justice ?

— Bien entendu, puisqu'il en existe dans tous les États, répondit le gardien en haussant légèrement les épaules. Donc, évitez de faire appel à elle, car vous n'aurez aucun recours de son côté. Elle vous jugera coupable à cent pour cent, et vous serez atomisé sur-le-champ.

— C'est très réconfortant. Mais voulez-vous me dire alors quelles sont mes chances du côté de la Cour Suprême ?

— Tout dépend de votre cas, des réactions du juge et de celles de vos défenseurs. Vous avez droit à quatre avocats, à deux greffiers, à un super-avocat-conseil et à huit juristes accrédités par la Fédération ouvrière. Vous serez épaulé par une chaîne de télévisiophonie tirée au sort, qui s'efforcera d'influencer l'opinion publique en votre faveur, ainsi que par un groupement indépendant fourni par le centre de désorientation professionnelle. Des meetings vont être organisés pour défendre votre cas en toute impartialité, sous la surveillance de deux bataillons aéroportés dont le rôle sera de veiller au maintien de l'ordre dans les principales villes de cet État, et cela tant que durera votre procès.

— D'après vous, combien de temps cela prendra-t-il ?

Le gardien se gratta la tête.

— Autant que je m'en souviennne, le dernier en date, c'est-à-dire celui du juge actuel, a duré plus de trois mois.

— On a donc jugé le juge ?

— Il n'a été juge qu'après avoir été jugé, rectifia le gardien.

— Je ne comprends pas. On a donc jugé qu'il pouvait être juge ? Pourquoi ?

— C'est très simple. Le code prévoit que si le prévenu parvient, par ses réponses adroites, à adirer l'esprit du juge au point de le mener dans une direction contraire à celle exhibée par sa charte, il sera reconnu alors la supériorité de l'élément défensif sur l'élément accusateur. Ce fait établit la preuve de l'innocence du prévenu, puisqu'il détient un raisonnement de disculpation supérieur à celui employé pour la tentative d'inculpation. Il n'y a donc plus offense à magistrat, mais offense à prévenu, que l'on ne peut réparer que par un renversement des rôles. En bref, le disculpé devient juge et le juge est

inculpé. Inculpé d'abus de pouvoir et de fausses accusations. C'est un délit punissable allant parfois jusqu'à la prison à vie et même jusqu'à l'atomisation pure et simple.

Il me retapa encore familièrement sur l'épaule et ajouta :

— Maintenant, vous êtes prévenu (je ne pense pas qu'il ait cherché à faire de l'esprit en disant cela). Vous savez donc ce qu'il vous reste à faire. Quoi qu'il en soit, je veux que vous sachiez que nous souhaitons tous vous venir en aide. Nous n'aimons pas le juge actuel.

Il remballa ses instruments, sifflota entre ses dents et sortit.

*
* *

Je dormis mal cette nuit-là.

Et dire que je ne savais toujours pas en quelle année du futur j'avais repris contact avec la race humaine !

Le cauchemar continuait dans mon sommeil, au point que je n'arrivais même plus à discerner le rêve de la réalité.

Et puis il y avait le « cube ». Que se passerait-il dans quelques heures, lorsqu'il se rematérialiserait dans le jardin de Kim ?

C'était facile à deviner. Le vieux Crook le ramènerait à son époque et se demanderait les raisons de mon absence.

Peut-être, par charité, renouvellerait-il l'expérience, mais il finirait obligatoirement par se lasser et à conclure que j'avais été victime d'un accident imprévisible.

Et moi, que deviendrais-je alors ?

Finir mes jours comme juge dans ce pays de fous ne m'enchantait guère, à condition bien entendu de pouvoir arriver à...

Une idée me vint brusquement. Bon sang, mais oui ! Il me suffisait de convaincre le tribunal d'assister à la réintégration du « cube » pour prouver irréfutablement mon innocence.

Un voyageur temporel ne pouvait être condamné par un tribunal n'appartenant pas à son époque !

À cette pensée, je me sentis submergé par une immense vague d'espoir.

*
* *

C'est en pleine confiance que j'entrai, quelques heures plus tard, dans l'immense salle du Tribunal.

Je n'avais jamais rien vu de comparable. Il régnait dans cette salle étagée en gradins un vacarme et une agitation extraordinaires qui surpassaient à mon avis celles des plus grands combats de boxe organisés au Carnegie Hall du XX^e siècle.

Il est vrai que, en fait de combat, celui que j'avais à livrer contre le

juge suprême avait un caractère bien plus compétitif que juridique.

Le duel oratoire qui allait se dérouler ne pouvait se terminer que par un K.O. Le mien ou celui du juge.

Tout était prêt. Mes supporters siégeaient à droite, mes adversaires à gauche, et le centre était occupé par les Indépendants Désintéressés.

C'est ainsi, comme cela me fut expliqué, qu'on désignait ceux qui n'avaient aucune opinion bien arrêtée dans ce conflit qui opposait le « machinisme » à la « sueur du peuple », et ces gens-là n'avaient aucun droit à la parole.

En fait, qu'auraient-ils bien pu dire, puisque tout le monde se désintéressait de leurs propos ? Hein, je vous le demande !

Les derniers gradins, eux, étaient réservés aux techniciens de la T.V. avec leurs caméras articulées et leurs cabines insonorisées, et les chefs d'équipe allaient et venaient au milieu du désordre et de l'effervescence, en se frayant un passage à coups de coude dans la marée humaine survoltée.

Mon entrée déclencha subitement le tumulte et le désordre le plus complet, au point qu'il me fut impossible de déterminer si le bruit des injures et coups de sifflet dominait celui des ovations et des cris de solidarité. Ou vice versa.

Cela me donna le temps de jeter un coup d'œil vers le podium en demi-lune, encore inoccupé, et c'est alors qu'une inscription lumineuse en lettres de feu attira mon regard :

LE CRIME NE PAIE PAS – PAYEZ POUR LUI !

Un bien curieux aphorisme, il faut le reconnaître, et qui aurait été pour moi une excellente matière à réflexion si je n'avais pas à cet instant été assailli par mes avocats, mes greffiers et mes juristes.

Dans le brouhaha, je parvins à saisir quelques paroles de réconfort et quelques vagues propos d'encouragement, tandis qu'on m'entraînait vers un box face au podium.

Je compris à ce moment-là que le match allait commencer lorsque, à mon tour, je vis apparaître sur le « ring » les représentants de la Cour Suprême.

Le juge marchait en tête. C'était un homme petit, maigre, et d'un âge indéfinissable.

Il portait une sorte de kilt soyeux ainsi qu'un plastron de dentelle finement travaillé et était coiffé d'un tricorne surmonté d'une longue plume blanche.

Le silence se fit rapidement et les dernières rumeurs moururent comme par enchantement lorsqu'une petite sonnette aigrette retentit dans la salle du tribunal, à croire que la discipline était une vertu maîtresse dans cette bizarre société.

CHAPITRE III

Un silence quasi religieux tomba lourdement sur mes épaules et, pendant les secondes qui suivirent, le juge et moi, nous nous mesurâmes du regard.

Enfin, il ôta son tricorne, s'installa dans un fauteuil monumental et prit soudainement la parole.

— Je jure devant ce tribunal de continuer à lutter contre l'injustice, l'infamie et l'iniquité sous toutes leurs formes en ne faisant appel qu'à une seule voix. Celle de ma conscience, même si elle doit aller à rencontre de l'opinion publique. Le sabotage au profit du machinisme est un délit d'une gravité telle qu'il constitue une atteinte à la liberté humaine et aux droits civiques de tous ceux qui œuvrent coude à coude, dans ce vaste mouvement social auquel nous avons donné le nom de « Sueur du Peuple ». Qu'est-ce que la « Sueur du Peuple » ? C'est celle qui ruisselle sur le front du travailleur, celle qui honore la chair et donne un sens profond au prolétariat et à la persévérance. C'est l'espoir d'une humanité asservie par un machinocapitalisme dégradant qui entraîne l'homme vers le plus épouvantable fléau qu'il n'ait jamais connu. L'oisiveté, l'ignorance et l'incapacité ! Oui, messieurs, le crime ne paie pas, il faut donc payer pour lui et par notre sueur, pour qu'il ne devienne plus un obstacle au monde libre. C'est donc avec cette ferme résolution que nous ouvrirons les débats, en ce huitième jour de la dixième décade de l'an 2970.

Je n'entendis même pas l'avalanche de coups de sifflet et d'applaudissements qui se déchaîna dans la salle après les paroles fulminantes du juge.

2970 ! J'avais donc repris contact avec l'humanité mille ans plus tard, presque jour pour jour ! C'était incroyable. Jamais je n'aurais espéré une telle performance pour un premier essai.

Tout à mes pensées, je ne me rendais pas compte que le silence était revenu et que le juge me regardait d'un œil incertain.

Il tendit le bras vers moi, et je réalisai alors que c'était bien à moi qu'il s'adressait sur un ton peu amène.

— Eh bien, accusé, êtes-vous sourd ? Je vous demande pour la deuxième fois de dire à haute et intelligible voix votre identité complète. Qui êtes-vous ?

Un signe approbateur de mon avocat-conseil me décida à répondre d'un trait :

— Je m'appelle Harry Smith, j'exerce la profession d'ingénieur électronique, mais...

— Dans quel État ?

— La Géorgie, monsieur le juge, dans une ville nommée Atlanta, pour être plus précis, mais...

— Géorgie ? Atlanta ?

Le juge se croisa les coudes et j'eus l'impression désagréable d'être transpercé de part en part par son regard d'acier.

— Il n'existe aucun État ni aucune ville de ce nom. Je vous préviens, monsieur Smith, que cette manœuvre de diversion tendant à égarer l'esprit du tribunal sera consignée au procès-verbal.

— Mais...

— Pas d'allusion déplacée, je vous en prie. Maintenant, vous connaissez les griefs qui sont retenus à votre encontre. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

Il était visible qu'il cherchait à marquer quelques points d'avance dans cet étrange combat, mais cela m'était égal. J'avais de quoi le mettre K.O. au prochain round et je savourais déjà ma victoire, très sûr de moi.

— Rien d'autre à ajouter ? s'empressa-t-il de me demander, certainement pressé d'en finir.

— Je...

— C'est faux !

— Une seconde, monsieur le juge.

— Le temps presse.

Je souris.

— Effectivement, il s'agit de lui.

— De qui ?

— Eh bien, du temps !

— Je vous préviens une deuxième fois que...

— La seule défense à laquelle je puisse avoir recours est le temps, car je dois vous avouer que je n'appartiens pas à votre époque.

Il ne trouva rien à dire, et je poursuivis :

— Je suis un voyageur temporel arrivant tout droit du XX^e siècle. C'est ce qui explique mon ignorance totale de vos lois, de vos coutumes et de vos règles.

— Non, mais...

— C'est la vérité et je puis en donner une preuve. J'ai quitté l'année 1970 pour faire un bond dans le temps, et c'est un bond de mille ans que j'ai accompli avec ce premier essai.

— Si vous...

Mais je ne lui laissai pas le temps de récupérer. Portant coup sur coup à mon malheureux adversaire, j'avais décidé de l'envoyer « au tapis » en moins de deux.

— Le voyage dans le temps est une réalité. J'en constitue une preuve vivante et concrète. Je suis donc venu ici en ambassadeur, afin

que des liens solides s'établissent entre le Passé et le Futur, car les hommes de tous les temps, ne l'oubliez pas...

Le vacarme qui explosa dans l'auditorium couvrit la suite de mon exposé. Lorsque le silence revint, je m'étais tu et c'est le juge qui poursuivait :

— ... diversion inadmissible.

Il souriait :

— Ainsi, d'après ce que vous prétendez, vous arrivez du passé, hein ? Et à l'aide de quoi, je vous prie ?

— À l'aide d'un « cube ».

— D'un cube ? Tiens, tiens !

— C'est le nom que j'ai donné à la machine temporelle.

— Parce qu'il s'agit, évidemment, d'une machine ? gronda le juge.

— Bien entendu ! On ne peut voyager dans le temps qu'au moyen d'une machine.

Le juge s'était dressé, furibond :

— Et vous avez encore l'audace d'argumenter en faveur de la machine, après la terrible accusation qui pèse sur vous ! Vos propos relèvent d'une effronterie que le tribunal ne manquera pas de...

— Je puis prouver ce que...

— Jamais vous ne...

— C'est parce que vous refuser d'ad...

— Il suffit. Je vous inter...

— Osez donc me...

— Parfaitement, monsieur Sm...

— Non, monsieur le j...

— Oui, mons...

— Non...

— Oui...

— N...

— OUI !

Cette série de coups que nous venions de nous porter, le juge et moi, avait déclenché le délire dans la salle.

Un instant, l'hystérie collective atteignit son paroxysme et l'intervention de quelques gardes armés jusqu'aux dents fut nécessaire pour ramener un semblant de calme dans le vaste auditorium.

Des coups de matraque arrivèrent à bout des plus récalcitrants, mais la discipline elle-même, en fin de compte, ramena l'ordre et fit le reste.

Une voix s'éleva alors dans le silence. Celle d'un de mes avocats.

— Je ferai remarquer à la cour qu'il s'impose une vérification des preuves proposées par l'accusé.

— Objection non valable.

— Et cela en vertu de l'article 3 838 B du code additionnel

promulgué par la 8^e session de la chambre juridique de cet État, poursuivit l'avocat d'une voix enflammée.

Le juge encaissa, soupira et se mit en garde.

— Très bien, dit-il. Alors qu'on en finisse. Qu'on apporte ce... ce cube, afin que nous puissions l'examiner en détail.

— Impossible pour l'instant, me hâtai-je de répondre. Le « cube » ne se réintégrera que dans une heure, dans le jardin de la... de la *burada* qui appartient à celui que vous appelez Kim.

Le juge se leva avec un petit sourire ironique.

— Soit ! Une délégation va partir sur-le-champ pour assister à cette prétendue réintégration. Messieurs, le tribunal accorde ce délai et se voit dans l'obligation de suspendre l'audience.

*
* *

Je ne crois pas utile de préciser que l'effervescence reprit de plus belle, alors que la cour évacuait le podium.

Déjà la foule bruyante elle aussi vidait les gradins et se précipitait hors de l'hémicycle, vers les réfectoires attenants, où l'on pouvait se procurer à bas prix toutes sortes de collations préparées par des cuisiniers humains en uniforme, sans l'aide d'aucune machine.

Je fus moi-même entraîné dans une salle privée en compagnie de mes supporters, gavé de sandwiches, de friandises et de boissons amères, à tel point que la tête commença bientôt à me tourner d'une drôle de façon.

Je me sentais bien, délicieusement bien, hormis cette torpeur dans les bras et ces picotements à la nuque.

J'avais l'impression de me disloquer, et les petits points colorés qui apparurent autour de moi se mirent à briller davantage lorsque je fermai les yeux, insensible à toutes les questions qu'on me posait.

Dieu sait quelle bizarre sensation j'éprouvai là !

Lorsque je repris conscience du monde extérieur, revenu dans l'auditorium bourré à craquer, traînant avec moi une confiance béate et une assurance encore jamais éprouvées.

Il me tardait d'en finir et de porter un dernier coup à ce juge antipathique et grincheux.

Mais voilà qu'à la reprise de l'audience je le vis apparaître, avec un large sourire épanoui sur sa face de homard ratatiné.

Je compris nébuleusement qu'il se passait quelque chose d'anormal et j'en eus la preuve lorsqu'il annonça qu'aucun objet ressemblant à un cube n'était apparu dans la propriété de Kim.

Je fus stupéfait d'entendre cette déclaration et l'inquiétude m'envahit aussitôt, tandis qu'un mince filet de sueur glacée me chatouillait désagréablement l'échine.

Grand Dieu, qu'avait-il bien pu se passer ? Pour quelle raison le « cube » ne s'était-il pas rematérialisé comme prévu ?

Qu'était-il arrivé ? Une panne ? Un retard ?

C'est cette dernière éventualité que j'envisageai et je dis :

— Il ne peut s'agir que d'un retard, dû probablement à un facteur imprévisible.

Le juge haussa les épaules et trancha :

— Il suffit, monsieur Smith ! Vos méthodes subversives à l'égard de ce tribunal ont été déjouées et confirment votre entière culpabilité.

Il se cramponna fortement aux bras de son fauteuil tarabiscoté et poursuivit d'une voix fiévreuse, comme un enfant qui refuse de se séparer de son jouet préféré :

— Non, monsieur Smith ! Non, monsieur Smith ! Vous ne vous assiérez jamais sur ce fauteuil que vous convoitez. Jamais, vous entendez ? Jamais ! J'y suis, j'y reste, et j'y resterai.

Puis il se leva et hurla à l'adresse de ses gardes :

— Gardes ! Que l'on conduise immédiatement monsieur Smith dans la chambre des comptes réglés !

*

* *

Ce qui se passa alors fut tellement rapide et brutal que je n'eus pas le temps de me faire la moindre opinion sur les événements qui se déclenchaient à cet instant autour de moi.

Une immense clameur s'éleva de la droite, dans le clan de mes supporters, en même temps qu'une panique monstre s'emparait de toute la salle.

Des cris s'élevèrent et des armes jaillirent par-ci par-là, tandis que le juge et ses aides, gagnés par l'affolement, tentaient d'évacuer le podium à la plus grande vitesse possible.

Arraché littéralement de mon box, je plongeai sans savoir au milieu de la mêlée, pendant que les gardes se ruaient dans la salle et commençaient à tirer au hasard.

En l'espace de quelques secondes, le vaste auditorium devint le théâtre de sanglants combats et c'est au moment où, complètement désorienté, je tentais de me frayer un chemin à travers la bousculade, pour m'abriter sous un gradin, que j'aperçus le juge qui s'écroulait comme une masse sur le podium.

Je le vis se relever, tout couvert de sang, mais une deuxième rafale le coucha pour le compte, cette fois, et il ne bougea plus.

Que diable se passait-il et que signifiait ce carnage ?

La main qui agrippa mon épaule me fit me retourner d'un bloc et je crus ma dernière heure venue lorsque je me trouvai face à face avec un gardien armé d'un long fusil à tubes jumelés.

Je reconnus immédiatement celui avec qui j'avais bavardé dans ma cellule.

— Ne craignez rien, me dit-il. Vite, dépêchez-vous, suivez-moi !

Il m'entraîna derrière lui au milieu de la bagarre, déchargea son arme à plusieurs reprises et parvint à faire une trouée dans la marée humaine.

Au passage, il me désigna les corps mutilés que nous enjambions.

— Tant pis pour les CONTRE, dommage pour les POUR, c'était le seul moyen de vous sortir de là. Venez !

Il poussa une porte et nous nous ruâmes dans un long couloir complètement désert. Nous traversâmes plusieurs salles vides, et parvînmes bientôt à une ouverture qui donnait sur une large avenue livrée à une intense circulation.

— Voilà, dit-il. Maintenant, filez. Vous êtes libre.

— Merci. Mais pouvez-vous au moins m'expliquer ce qui s'est passé ?

Le garde haussa les épaules.

— C'était prévu depuis le commencement, mais je ne pouvais rien vous dire. Vous le comprenez. Secret professionnel, quoi ! Les POUR ont déclenché la bagarre afin de vous soustraire à l'atomisage et en même temps réduire les CONTRE à leur merci. Ce qui leur permet de s'approprier le tribunal jusqu'à ce que les CONTRE reviennent à la charge en renversant la situation à leur profit. C'est toujours de cette façon que ça se passe.

Je hochai la tête.

— Si je comprends bien, les CONTRE deviendront les POUR, et les POUR...

— Seront toujours contre les CONTRE, c'est connu, ajouta le gardien en souriant. Allez, bonne chance et rentrez chez vous.

Il me planta là, disparut et je me retrouvai seul dans l'avenue.

CHAPITRE IV

Je me penchai sur mon problème. La situation dans laquelle je me débattais était embarrassante, pour ne pas dire critique.

Je me trouvais effectivement dans une cité et dans une époque qui me demeuraient totalement inconnues, sans un sou vaillant en poche et livré à moi-même.

J'étais hanté par ce qui avait pu survenir à la machine temporelle et l'idée de terminer mon existence dans ce futur qui m'échappait ne me souriait guère.

Et pourtant, que pouvais-je faire ? Bien entendu, si j'avais eu la moindre possibilité de rejoindre mon siècle, mon époque, je l'aurais acceptée sans restriction. Mais il fallait que je me fasse une raison et que je tente de m'accommoder au mieux à cette nouvelle vie dans laquelle j'avais été projeté.

Autour de moi, c'était un va-et-vient incessant et je finis par me mêler à la foule bigarrée, marchant droit au hasard devant moi.

J'évitais soigneusement les pistes réservées aux engins motorisés qui filaient à une allure vertigineuse sans le moindre bruit.

Je n'avais plus que la ressource de retrouver la demeure de Kim, mais comment faire pour en situer l'emplacement ?

Et pourtant, je devais agir, faire quelque chose, trouver le moyen d'entrer en contact avec le gouvernement de ce pays. Là je m'efforcerais d'expliquer mon cas, et j'essaierais de convaincre quelqu'un.

Mais QUI ?

Quelque chose m'échappait dans cette civilisation, et la même pensée me revenait à l'esprit. Celle du légionnaire romain.

Pauvre légionnaire ! J'étais cet homme rejeté par le ressac du temps sur une grève inconnue, inhospitalière, semée d'écueils et de mille dangers, comme une épave sans valeur, dédaignée de tous.

Pour la première fois, je me mis à regretter mon époque, ce bon XX^e siècle qui m'avait donné le jour, et j'excusai volontiers les fautes de mes semblables.

Pour un peu, j'aurais tout pardonné, même le pire. Le percepteur était un brave type, bien sûr. Le juteux que j'avais maudit autrefois pour m'avoir collé huit jours de consigne était un homme comme les autres. Ni meilleur ni pire, au même titre que le député qui avait voté les nouvelles taxes sur l'essence et le tabac.

De braves gens ! Oui, tous de braves gens, donnant plus prise à la critique qu'à l'éloge.

Alors qu'ici... Que pouvais-je espérer de cette civilisation dont les règles, les lois et les coutumes étaient un véritable défi lancé à l'aberration et à l'extravagance ?

J'atteignis le bout de l'avenue et m'apprêtais à traverser une place immense en essayant de me conformer aux règlements d'une circulation qui m'étaient complètement inconnus, lorsqu'un engin décapotable arriva à ma hauteur et freina brusquement.

Un grand type noiraud, long et maigre, en sortit comme un diable d'une boîte et se précipita vers moi.

— Hello, *pote-pote*, vous êtes bien Harry Smith, n'est-ce pas ? Je vous ai reconnu immédiatement. Je suis reporter à la 3-D et je sais graver dans mes neurones une bouille qui a du répondant. Votre procès a été O.K. et le K.O. magnifique. Jamais rien vu de pareil. Voulez-vous monter ?

Il m'entraîna vers son appareil et me désigna ses deux compagnons qui me saluèrent avec de grands sourires.

— Tous des *potes-potes*, des gars qui savent *giglonder* quand ça en vaut la peine. Appelez-moi Dave. D'ac ?

Je serrai la main qu'il me tendait.

— D'ac ! Où m'emmenez-vous ?

— On file à la 3-D pour une émission. Possible qu'on ait besoin de vous à l'usine. Un type qui rapplique du passé, ce n'est pas tous les jours qu'on peut s'en mettre un sous la dent. Appelez-moi Dave.

— Euh... vous êtes persuadé que j'arrive du passé ?

— Bah ! Notre boulot, c'est de croire tout le monde. S'agit de *giglonder* quand l'occasion se présente.

J'entrevis subitement une chance inespérée avec ces gars-là.

— D'ac, répondis-je. Je veux bien vous suivre, mais il faut que vous m'aidiez.

— O.K.

— Vous marchez ?

— Qu'est-ce qu'on peut faire pour vous ?

— Il faut que vous m'aidiez à retrouver la *burada* de Kim.

— Appelez-moi Dave. D'ac, on vous pilotera.

— Merci, vous êtes chic.

— Appelez-moi Dave.

Ce type-là devait avoir une obsession et, un instant, je m'en voulus de lui avoir accordé aussi facilement ma confiance. Mais l'appareil fonçait déjà sur une piste en colimaçon et m'emportait entre les blocs massifs au milieu d'une jungle géométrique de pistes, de rails et de terrasses fleuries.

Bientôt, il amorça une longue descente en spirale et stoppa silencieusement sur une plate-forme, face à une ouverture ronde et brillamment éclairée.

Dave m'entraîna et me fit entrer dans une sorte d'ascenseur qui plongea immédiatement dans le gouffre insondable d'une cage circulaire aussi large qu'un tunnel de métro.

Quelques étages plus bas, nous parvînmes dans un grand hall encombré d'appareils de toute sorte et les personnages qui allaient et venaient me surprirent par leur rigidité et leur brusquerie.

Nous filâmes au milieu d'eux tandis que Dave, des yeux, semblait chercher quelqu'un de sa connaissance.

Enfin, il agrafa un des personnages et demanda sans mettre de gants :

— Eh, toi, le « pseudo », indique-moi où est cet abruti de Miller.

L'interpellé regarda Dave de toute sa hauteur.

— Je suis l'abruti que tu cherches, face de *sioun* !

— Miller ! Par Kobok ! je te confonds toujours avec un de ces « pseudos ». Je n'arrive pas à m'habituer, tu sais...

— Ça va, minus. Alors, où est ce type ?

Dave me désigna, et l'abruti, enfin je veux dire Miller, ouvrit de grands yeux en me voyant.

— Une chance pour vous, monsieur Smith, me dit-il.

Comme je ne réagissais pas, il poursuivit :

— Avant l'interview, voulez-vous tenter votre chance ?

Je haussai légèrement les épaules.

— Vous savez, la chance, en ce moment...

— Ne soyez donc pas superstitieux. C'est toujours dans les plus mauvais moments qu'elle se manifeste. Le fait que vous soyez ici est déjà une chance. Non, ne vous inquiétez pas, notre chaîne est entre les mains des Indépendants. Nous essayons de faire la part des choses entre la machinocapitalisme et la « Sueur du Peuple ». La preuve, c'est que nous employons aussi bien du matériel humain que des robots spécialisés.

Le reporter renchérit :

— Acceptez, monsieur Smith. Nous cherchons justement un gars qui puisse se mesurer à Johnny Blake, le champion du jeu des questions. Ce type-là est imbattable et personne n'est encore arrivé à le coincer. Il est d'accord pour une revanche.

— Pas avec moi, je suppose ?

— Bien sûr. Appelez-moi Dave.

— Pour quelle raison tenez-vous tant à le coincer, puisque vous affirmez qu'il est imbattable ?

— C'est lui qui le dit, intervint Miller, mais, avec vous, nous pourrions lui prouver le contraire.

— Avec moi ?

— Écoutez ! Supposons que vous ayez dit vrai. Que vous arriviez tout droit du XX^e siècle. Vous devez en connaître un bout sur l'histoire

ancienne, non ?

— Qu'appellez-vous histoire ancienne ?

— Eh bien, depuis Jésus jusqu'à votre époque.

— Eh bien...

— On choisit donc l'histoire ancienne, vous vous mettez dans le bain, et vous coincez ce prétentieux de Johnny Blake. Vous remportez le prix et vous devenez le héros du jour. Couru ?

Après tout, l'offre était tentante, d'autant plus que je possédais tout de même de solides connaissances en histoire économique et politique mondiale.

Je regardai mon interlocuteur dans les yeux et dis :

— Couru !

CHAPITRE V

Miller et le reporter m'entraînèrent dans un immense studio où les « pseudos » s'affairaient à la plantation des décors, mais, après quelques ordres brefs donnés par Miller, une machinerie complexe dégageda le plateau et d'autres décors apparurent, donnant l'illusion d'une grande place entourée de bâtisses avec des toits en forme de cônes et des balcons aux lignes étranges et bizarres.

Toutes les façades étaient quadrillées et ressemblaient à des jeux de dames bien alignés.

Avec un petit sourire suffisant, Miller me désigna le décor :

— Alors, qu'en pensez-vous ? Vous voilà revenu en plein XX^e siècle ! Formidable, n'est-ce pas ? Nous attachons beaucoup d'intérêt à reconstituer toutes les époques du passé et je veille personnellement à ce que chaque détail soit respecté avec une rigoureuse exactitude. C'est l'ambiance qu'il fallait en votre honneur.

Je hochai la tête, en me gardant bien de le décevoir, car, en fait de reconstitution, c'était plutôt loupé. Il n'y avait, dans ce décor, absolument rien de conforme au style du XX^e siècle. Bon sang ! Quelle opinion devaient avoir de nous ces créatures si évoluées ?

On me désigna Johnny Blake, le champion imbattable, qui était en train de s'entretenir avec quelques techniciens et, lorsque je m'avançai sur le plateau en compagnie de Miller et du reporter, je ne pus m'empêcher de demander :

— Si vous m'expliquiez rapidement les règles du jeu ?

— Facile, répondit Miller. Une machine fournit les questions, et il s'agit de répondre à votre tour.

Il me désigna une table sur laquelle on venait de déposer une dizaine de verres bien alignés et emplis d'un liquide ambré.

— Chaque fois que vous perdez, vous videz un de ces verres, m'expliqua-t-il. N'importe lequel, c'est à vous de choisir. Bien entendu, si vous gagnez, vous ne buvez pas. Mais je suis bien tranquille, vous ne toucherez à aucun de ces verres, c'est certain. C'est ce pauvre Blake qui va faire une tête !

Lui et le reporter s'esclaffèrent, et je devinai la farce qu'ils préparaient au champion de ce jeu. Enfin, les caméras roulèrent sur le plateau et se fixèrent autour de la table, tandis que l'on m'invitait à prendre place en face de Johnny Blake.

Ce dernier me tendit sa grosse poigne par-dessus la rangée de verres pleins et me lança d'une voix grave accompagnée d'un clin d'œil :

— Pas à dire, vous êtes drôlement gonflé ! Enfin, tant pis, puisque

vous l'avez voulu. Et que le meilleur gagne !

Un grand coffre métallique roula près de nous et je compris que l'émission débutait lorsque Dave commença son petit speech.

Il rappela brièvement les prouesses de mon adversaire et s'étendit plus longuement à mon sujet, en expliquant que ce nouveau jeu auquel je participais devait être considéré comme une suite à celui que j'avais livré au juge suprême, quelques heures auparavant.

Il vantait mon courage, ma hardiesse, ma spontanéité d'esprit. En un mot, il m'exhibait comme on exhibe un mouton à cinq pattes sur un champ de foire et l'idée d'être devenu, pour ces gens, une sorte de bête curieuse me déplut souverainement.

Malheureusement, il était trop tard pour reculer, et déjà Dave extrayait une première fiche de la machine.

Il se tourna vers Blake :

— Première question, monsieur Blake. Quelle fut la parole célèbre prononcée par Louis XIV lorsqu'il monta sur l'échafaud, le 22 septembre 1689 ?

La réponse partit d'un trait :

— De l'audace, encore de l'audace et toujours de l'audace !

— Bravo, monsieur Blake, vous gagnez, et vous ne buvez pas.

Je n'avais pu m'empêcher de froncer les sourcils. La question et la réponse étaient complètement fausses et, malgré cela, tout le monde paraissait d'accord.

C'était à n'y rien comprendre.

— Monsieur Smith, voulez-vous nous dire quels furent les instigateurs du célèbre massacre de la Saint-Barthélemy ?

La réponse était très simple.

— Eh bien ! Charles IX, sous l'influence de Catherine de Médicis et des Guise.

— Erreur, monsieur Smith. C'était Charlotte Corday et les Bourbon.

— Heu... je m'excuse, mais...

— Vous buvez, monsieur Smith.

Il devait certainement y avoir une erreur dans les circuits de la machine. Et ce Dave qui ne s'en rendait même pas compte !

Haussant les épaules, je choisis un verre au hasard et le vidai d'un trait.

C'était, ma foi, assez agréable à boire, et Dave, qui ne me lâchait pas du regard, attendit que j'eusse reposé mon verre pour continuer.

Blake gagna une fois de plus et je perdis encore.

Ce qu'il y avait d'incompréhensible, c'est qu'il gagnait chaque fois avec des réponses fausses, alors que pour moi c'était tout le contraire.

Je perdais coup sur coup avec des réponses justes et je perdis tant et si bien qu'il ne resta bientôt plus qu'un seul verre plein sur la table.

Les picotements à la nuque et les petits points lumineux étaient

revenus à la charge, et je me sentais glisser dans une sorte de torpeur indéfinissable, au point que j'avais hâte d'en finir avec ce jeu ridicule qui ne tenait pas debout.

Dave transpirait à grosses gouttes, et, en face de moi, le champion des champions ne cessait de lorgner vers le dixième verre. Les yeux lui sortaient presque de la tête et il était blanc comme un linge.

Il était épuisé, certainement, et il devait avoir soif, le pauvre bougre. J'étais certain qu'il allait perdre volontairement à la dixième question pour vider d'un coup le dernier verre.

Après tout, il m'avait déjà battu (?) haut la main et les doigts dans le nez ! Que risquait-il ?

Quand Dave lui posa la dixième question, aussi ridicule que les précédentes, je ne pus m'empêcher de sourire en le voyant trembler légèrement.

— Monsieur Blake ! Au cours de la deuxième guerre mondiale, le général Mac Mahon battit les Japonais dans une île du Pacifique. Donnez la date exacte et le nom de cette île.

Blake hésita, et j'eus la vague impression que, cette fois, il perdait sérieusement les pédales.

— Heu... heu...

Il ne quittait pas le verre des yeux.

— Plus que cinq secondes !

— Voilà, ça y est, souffla-t-il. 8 mars 1917... Pearl Harbor.

— Exact, monsieur Blake, tonitrua la voix de Dave. Et vous ne buvez toujours pas. Et nous passons à monsieur Smith.

Un silence de quelques secondes, puis il reprit :

— Monsieur Smith, je vous demande d'être très attentif. Cette fois, c'est votre dernière chance.

Je fis un geste las pour l'inviter à poursuivre. Dieu, que la tête me tournait ! Je ne savais même plus où j'en étais.

— Attention ! monsieur Smith. Charlemagne battit les Huguenots à Marignan. En quelle année ?

Décidément, je n'arrivais plus à réunir mes idées et je dus faire un violent effort pour répondre :

— En l'an 800 !

Ce fut presque du délire sur le plateau et c'est à peine si j'entendis la voix de Dave qui s'écriait :

— Bravo ! monsieur Smith. Réponse exacte. Vous non plus, vous ne buvez pas.

Et j'avais une de ces soifs ! Blake, lui, était devenu livide. Il me faisait pitié, je le sentais à bout, et lorsque Dave revint à lui avec une nouvelle fiche, il le regarda avec une sorte de supplication dans les yeux.

— Je vous préviens, monsieur Blake, cette question est très délicate.

Concentrez-vous et n'oubliez pas que vous n'avez droit qu'à une seule réponse.

Blake inclina silencieusement la tête.

— Quel poète de la Renaissance a dit : « Labourage et pâturage sont les deux mamelles de la France ? » Répondez, monsieur Blake.

Personnellement, dans mon euphorie, je tentai de faire un effort pour me souvenir et j'étais sur le point de venir en aide au malheureux Blake en lui soufflant « Ronsard » lorsque mon adversaire, après avoir avalé péniblement sa salive, bredouilla :

— Sully !

Dave, tristement, secoua la tête.

— Erreur, monsieur Blake. Vraiment, je suis navré, mais il s'agissait de Verlaine, dans ses « Fleurs du mal ».

Ce qui se produisit à ce moment-là me coupa le souffle.

Le champion déchu se leva, prit le dernier verre d'une main tremblante et me regarda.

— Les jeux sont faits, me dit-il. Vous êtes le plus fort. J'ai perdu et je dois payer.

Il vida son verre d'un trait, vacilla sur ses jambes, serra ses mains autour de sa gorge et s'abattit d'une pièce devant une caméra.

Deux « pseudos » firent irruption sur le plateau avec une civière, y déposèrent Blake et l'emportèrent au pas de course, tandis que Dave criait :

— Coupez !

Je m'avançai mollement vers lui, intrigué par cette scène.

— Eh, dites donc, qu'est-il arrivé au champion ?

— Il est mort. Appelez-moi Dave.

— Voyons, c'est une plaisanterie ?

— Mais non, Smith ! Seulement, on n'a pas cru devoir vous l'expliquer, car nous étions tous persuadés que vous alliez gagner à tous les coups. Entre nous, vous valez zéro en histoire ancienne et j'ai eu une sacrée frousse pour vous.

— Expliquer quoi ?

— Que chaque concurrent joue sa vie en participant à notre jeu. C'est la règle, et le public raffole de ça. Sur les dix verres, il y en avait un seul qui contenait un poison mortel et foudroyant. Vous avez eu de la chance que ce soit le dixième.

Il dut me soutenir pour m'empêcher de m'écrouler et je l'entends encore qui me disait :

— Allons, *pote-pote*, remettez-vous et appelez-moi Dave !

CHAPITRE VI

Un peu plus tard, quand je me retrouvai hors des studios de la T.V., j'étais encore sous le coup d'une émotion rétrospective et gagné par un certain affolement qui me mordillait assez désagréablement le ventre.

J'aurais souhaité à ce moment-là fermer les yeux, m'endormir et ne plus jamais me réveiller.

Dave avait tenu parole. Il s'était mis en communication avec Kim dont la *burada* était devenue une sorte de curiosité du pays, depuis que les curieux accouraient chez lui pour découvrir le fameux appareil temporel.

Mais hélas ! le « cube » ne s'était toujours pas rematérialisé, et Kim suppliait à cor et à cri qu'on le laissât en paix avec cette histoire absurde.

Bien entendu, le découragement n'avait pas tardé à s'emparer de moi, et j'avais demandé à rester seul.

C'est ainsi que je m'étais retrouvé dans Betapolis, comme une âme en peine abandonnée par tous les saints du paradis.

Seul avec un petit ticket rose qui me donnait droit à la prime généreuse offerte par les organisateurs du jeu des questions.

Je n'avais même pas cherché à savoir de quoi il s'agissait, et, après avoir empoché le ticket, je m'étais enfui comme si j'avais eu une armée de diables à mes trousses.

Mais tout cela n'était pas une solution, et le petit ticket rose que je tournais et retournais entre mes doigts me ramena à la réalité.

Je jetai un coup d'œil, lus un numéro et le nom d'une firme commerciale suivi d'une adresse : « Pitt and Co, 215 Middleton Avenue ».

Je me renseignai et fis le trajet à pied, tant bien que mal, ce qui me permit de retrouver dans la marche et la solitude une partie de ma maîtrise et un semblant de bonne humeur.

Lorsque j'entrai chez Pitt, je fus surpris à la fois par le silence et le calme qui régnaient dans ce vaste établissement où étaient alignés à perte de vue toutes sortes d'engins motorisés allant du cigare volant à la fusée anti-g.

Il y en avait de toutes tailles, de toutes dimensions, de toutes couleurs, et toutes ces carcasses métalliques aux formes extravagantes brillaient et scintillaient sous l'éclairage des projecteurs mobiles qui pivotaient sur leur axe avec un doux ronronnement.

Je suivis une grande allée qui me conduisit jusqu'à un hall de réception où somnolait un « pseudo » derrière un comptoir.

La mécanique remua à mon approche et ses yeux protoplasmiques se fixèrent sur moi.

Je détestai cette mécanique à forme humaine et c'est très brièvement que je lui demandai d'appeler son maître.

Le robot s'empara du ticket rose que je lui tendais, l'examina attentivement, hocha la tête, puis appuya sur quelques boutons en me priant de patienter.

Au bout d'une minute, un type vêtu d'un grand manteau de soie apparut dans le hall en bâillant à se décrocher la mâchoire.

Il prit le temps de s'étirer, se frotta les yeux et regarda à son tour le ticket rose.

— Excusez-moi, me dit-il en le posant sur le comptoir, mais les clients sont tellement rares que j'ai perdu l'habitude de les recevoir. Ainsi, d'après ce que je vois, c'est vous qui avez gagné le prix ! Bravo ! Dans ce cas, autant que vous en profitiez, n'est-ce pas ?

Il me pria de le suivre dans l'établissement en traînant ses babouches sur le sol caoutchouté.

— Ils ne veulent pas de moi comme mécanicien, me confia-t-il. Rapport au syndicat. Plus de place comme mécano, qu'on me répond. Alors ils m'ont bombardé chef des ventes. Mais je ne vends rien, ou si peu ! Et le plus terrible, c'est que je ne sais pas vendre. Je n'ai jamais su et ne saurai jamais, parce que je refuse de savoir. Est-ce que vous me comprenez ?

— Cela me paraît très clair.

— Alors, je passe mon temps à dormir et à me désintéresser de tout, jusqu'à ce qu'ils comprennent leur erreur. Mais ça fait dix ans que ça dure.

— Ne vous inquiétez pas, dis-je négligemment. Un jour viendra...

— Ouais... et ce jour-là, j'aurai tout oublié de la mécanique. Il me faudra recommencer à zéro. Non, croyez-moi, je ne m'en sortirai jamais.

Il haussa les épaules et me désigna une rangée d'appareils.

— Choisissez, me dit-il. N'importe lequel. Il est à vous.

Qu'allais-je bien pouvoir faire d'un truc pareil ? J'avoue que, sur le moment, je me trouvais fort embarrassé.

— Écoutez, fis-je, je vous propose un arrangement. Je... je ne pense pas avoir l'utilité d'un tel engin, et d'autre part je ne me sens pas capable de le piloter.

— L'enfance de l'art ! Un bouton de contact, un accélérateur, un frein et un volant. Impossible de faire moins.

Je hochai la tête.

— Bien sûr, approuvé-je, mais j'aimerais autant que vous gardiez cette voiture et que vous me donniez en échange la moitié de sa valeur en argent liquide. Pensez-vous que ce soit possible ?

— Impossible ! Ces appareils-là n'ont aucune valeur. Un jour ou l'autre, ils seront bons pour la démolition.

— C'est du matériel d'occasion ?

— Pas du tout. C'est du neuf !

— Dans ce cas, pourquoi les démolir ?

Il haussa légèrement les épaules.

— Parce que, dans notre système économique, il y a une surproduction constante. Nous produisons plus que nous ne consommons. Pour éviter le chômage, les syndicats n'ont rien trouvé de mieux que d'envoyer les mêmes ouvriers détruire eux-mêmes ce qu'ils ont fabriqué la veille. À l'heure actuelle, c'est encore pire.

— Comment cela ?

— On détruit à la main ce que les machines, de leur côté, fabriquent sans effort. En un mot : surproduction dans la main-d'œuvre et surproduction dans le machinisme égale *inrentabilité*.

Je poursuivis :

— Et vous conservez quand même votre système économique ? C'est un paradoxe.

— Dame ! Sans système économique, comment disposer d'un pouvoir d'achat pour tout ce qui est nécessaire aux besoins solvables ?

— C'est un cercle vicieux.

— Non, c'est une question de relativité. Tout dépend sur quel point du cercle nous nous plaçons. Et la roue tourne, heureusement.

Il poussa un petit soupir et reprit :

— Bon ! Alors, lequel choisissez-vous ?

Comme j'hésitais toujours, il me désigna un appareil biplace dont l'avant ressemblait à un museau de requin.

— Allez, adjugé ! Prenez celui-là, ça débarrassera ! Et, bien entendu, vous avez droit à la prime de la maison.

Il fit un signe au « pseudo », puis s'inséra dans le fusauto et manœuvra les commandes pour le dégager du hall d'exposition.

L'engin dépourvu de roues, s'éleva lentement grâce à son système anti-g, plana un instant au-dessus de ma tête et se posa sans heurt au milieu de l'allée centrale, tandis que des lumières couraient le long de ses flancs.

J'étais encore sur le point d'intervenir lorsque je vis apparaître devant moi une délicieuse créature.

C'était une jeune femme, blonde, juste un peu au-dessous de la taille moyenne, et vêtue d'une combinaison écarlate qui moulait sa taille mince et ses jambes fines et bien galbées. Elle avait une valise à la main et me regardait gentiment.

Elle s'avança, posa sa valise par terre et me tendit la main.

— Comment allez-vous, monsieur Smith ? Mon nom est Esther Finley.

Je regardai Pitt.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

Il parut étonné de ma question.

— Eh bien, c'est la prime à laquelle vous donne droit cette voiture. Miss Finley fait partie du lot, elle vous appartient, et vous pouvez disposer de ses services comme il vous plaira. Elle parle trois langues, connaît la syntaxe, l'algèbre et la pisciculture, adore les enfants et les animaux. Les chiens de préférence. Voulez-vous signer cette décharge, je vous prie ?

Je m'exécutai sans trop savoir ce que je faisais, complètement anéanti.

— Voyons, bafouillai-je, il doit certainement y avoir un malentendu...

Mais Pitt, à présent, semblait se désintéresser de la question. Il bâilla, soupira puis haussa les épaules.

— Bonne chance ! me lança-t-il avant de disparaître. Moi, je retourne me coucher, je suis épuisé. Ah ! Quel métier !

*

* *

C'est ainsi que, quelques instants plus tard, je me retrouvai hors de l'établissement, avec la prime de la maison installée aux commandes du fusauto, et j'en vins à me demander ce que j'allais bien pouvoir faire de cette fille.

Nous voguions au-dessus de la cité lorsqu'elle finit par se rendre compte de mon embarras. Elle bloqua les commandes et tourna vers moi son joli petit visage, franc et loyal.

— J'ai assisté à votre émission télévisée, me dit-elle. J'ai trouvé ça sensationnel. Êtes-vous vraiment un homme du passé ?

— C'est ce que je m'ingénie à expliquer depuis que je suis ici.

Elle sourit.

— Quoi qu'il en soit, je vous trouve très sympathique et je suis très heureuse d'être à votre service.

Comme je ne répondais pas, elle enchaîna :

— Où allons-nous ? C'est à vous de décider.

Je dus lui avouer que je n'en avais aucune idée et que je ne comprenais absolument pas ce qu'elle attendait de moi.

Elle m'avoua alors qu'elle faisait partie d'une organisation syndicale ayant pour but de créer des emplois nouveaux afin de combattre le chômage et l'oisiveté.

Elle avait accepté de servir de « prime » dans une maison de commerce, et, comme toutes celles qui étaient dans son cas, le syndicat avait pris en charge son éducation et tous ses besoins, jusqu'à son entrée en service.

En somme, c'était la prime forcée, et intérieurement je me posai la question de savoir si ce procédé n'allait pas à l'encontre de certaines règles de moralité.

Il est vrai que la moralité, dans ce XXX^e siècle, avait dû elle aussi subir pas mal de perturbations.

Personnellement, je n'imaginai pas un client du XX^e siècle, de chez Ford ou de chez Citroën, rappliquer chez lui avec une nouvelle voiture et présenter à sa femme une « torpille blonde » bien roulée en guise de prime.

Décidément, j'avais encore beaucoup à apprendre, et ça me disait toujours pas ce que j'allais devenir avec Esther sur le dos.

Quand je lui avouai que je n'avais ni argent ni appartement, et encore moins la possibilité de lui offrir un repas, elle parut réfléchir sérieusement.

— Dans ce cas, dit-elle pensivement...

Je la laissai méditer, attendant la suite qui vint rapidement :

— Il y aurait bien une solution, mais ça pose des problèmes.

— Dites toujours.

— Il reste la ressource de vendre le fusauto, au marché noir.

— Comment, m'écriai-je, vous voulez vendre au marché noir une marchandise qui n'a aucune valeur ?

— C'est courant. Le syndicat auquel j'appartiens, afin de lutter contre la surproduction, achète à prix fort n'importe quel objet, à condition qu'il soit votre propriété, et que vous en rachetiez un autre, le même en l'occurrence. L'objet est détruit, et cela permet d'en écouler un deuxième.

Je la regardai un moment, me demandant si elle parlait sérieusement, mais je sentis qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie.

— Voyons, finis-je par dire, c'est absurde.

— Quoi donc ?

— Pour quelle raison vendre cet appareil si je suis obligé de racheter le même ?.

Elle m'arrêta.

— Pas forcément dans votre cas, puisque vous ne possédez rien. Fusauto contre appartement, confort et nourriture égale équivalence. Vous saisissez ?

Je soupirai.

— Puisque vous le dites !

Elle réfléchit encore et reprit :

— Seulement il y a une épine.

— Je me disais aussi...

— Et moi ? Que vais-je devenir ensuite ? Il m'est impossible de revenir chez Pitt, c'est la Loi.

— Dois-je comprendre que vous êtes intimement liée à ce fusauto ?

— On me détruira en même temps que lui si...

— Si ?

— Enfin si vous ne prenez pas la réserve de garantir, dans cette opération, que la prime qui vous a été acquise demeure toujours votre propriété, Alors, que décidez-vous ?

— C'est d'accord. Je vous garde, mais débarrassez-moi de cet engin.

Elle fouilla dans une de ses poches et en sortit quelques papiers qu'elle me fit signer, puis reprit les commandes.

Deux minutes plus tard, le fusauto se posait dans un parking et je sautai à terre. Esther me glissa une pièce dans la main.

— Buvez un verre en m'attendant, me dit-elle. Rendez-vous ici dans une heure environ. J'espère que ce ne sera pas trop long.

Elle disparut avec l'appareil et ce n'est qu'au bout de deux heures que je la revis, alors que je commençais à m'impatisser.

J'étais en train de tourner en rond dans le parking lorsque je la reconnus, courant vers moi à perdre haleine, et tenant en laisse un animal qui ressemblait à un chien.

— Ça y est, me dit-elle. L'opération a réussi, et j'ai fait tout le nécessaire. J'ai loué un appartement et nous sommes assurés de ne pas mourir de faim pendant un an ou deux.

— Et ce chien ? demandai-je en désignant l'animal qui avait une tête qui ne me revenait pas.

— C'est un « skun », rectifia-t-elle. Je me le suis offert avec notre budget. J'espère que vous ne m'en tiendrez pas rigueur. Il est adorable, n'est-ce pas ? Et il s'appelle « Baou-baou ».

— Baou-baou, fit le « skun » en se dressant sur ses pattes de derrière.

Je ne pus m'empêcher de sourire et tentai de plaisanter.

— Ma parole, mais on dirait qu'il parle, ce brave toutou !

Esther répondit :

— Bien sûr qu'il parle ! N'est-ce pas, Baou-baou ?

Et la voix gutturale de Baou-baou de répondre entre deux grognements :

— Grrr... Grrr... Bonjour, monsieur. Comment allez-vous ? Baou-baou vous salue... Grrr... Grrr...

Grands Dieux ! Il ne manquait plus que ça !

CHAPITRE VII

L'appartement loué par Esther se composait d'un living, d'une chambre, d'un labo-cuisine et d'une salle d'eau.

Bien entendu, il y avait tout le confort possible et même le superflu, c'est-à-dire tout ce que j'ignorais encore en matière de perfectionnement dans les appareils domestiques.

Mais, dès que j'eus posé le pied dans l'appartement, je me sentis écrasé par un poids immense, celui que représentaient pour moi, Esther et son chien parlant.

Allais-je vraiment devoir les subir tous les deux jusqu'à la fin de mes jours ? Non pas qu'Esther fût une mauvaise fille, bien au contraire, mais il y avait entre elle et moi un fossé énorme, celui creusé par le temps.

Elle et moi étions séparés par mille petites années ajoutées bout à bout, et c'est bien ce qui faussait toutes nos conversations.

Jamais nous ne pourrions nous comprendre, et c'est bien ce qui m'inquiétait.

Quant à Baou-baou, chaque fois qu'il ouvrait la gueule pour dire un mot, ça me rendait malade.

Je pouvais encore supporter beaucoup de choses, s'il le fallait, mais entretenir un dialogue avec un cabot, ça non, c'était au-dessus de mes forces.

Je dois dire qu'Esther me rassura un peu à ce sujet, car le « skun » était un animal appartenant à l'espèce canine et qui avait été découvert sur une planète du Centaure.

Il suffisait de le dresser pour développer ses facultés vocales, mais ses possibilités linguistiques étaient fort restreintes, hormis quelques phrases élémentaires qu'il avait assimilées et qu'il savait employer à l'occasion.

Une sorte de « perroquet évolué »... rien de plus, mais n'empêche que d'entendre parler un chien, ça me faisait drôle !

*

* *

On peut dire que Crook avait eu une fameuse idée en m'expédiant dans ce futur ! Et le « cube » qui n'avait toujours pas reparu !

Peut-être était-ce dû à un dérèglement des vecteurs temporels, et l'appareil était allé se perdre Dieu sait dans quel autre futur !

Je n'avais que très peu d'espoir, mais je tins tout de même à entrer en relation avec Kim. C'était plus fort que moi.

Esther, après quelques recherches rapides, m'obtint la communication en visiophone et le visage de Kim s'inscrivit dans l'écran d'un petit appareil mural. Quand il me vit, il eut un petit mouvement de surprise.

— Monsieur Smith, me dit-il. Vraiment je vous dois toutes mes excuses, pour hier. Je me suis conduit comme un goujat. Je vous en prie, ne m'en veuillez pas. J'avais seulement un peu trop bu de *mescacocaline*. Quand j'en abuse, je ne sais plus très bien ce que je dis.

— Ça va, c'est oublié. Je voulais simplement savoir...

— ... si votre appareil est revenu ? Eh bien non, cher monsieur, toujours rien !

— Vous êtes donc convaincu que je ne suis pas le bluffeur qu'on prétend ?

Il eut une petite moue.

— Personnellement, je n'ai jamais eu d'opinion en quoi que ce soit, mais je veux bien vous croire. Depuis hier, ma *burada* est devenue pire qu'un lieu de pèlerinage. Voyons, que puis-je faire pour vous ?

— Appelez-moi immédiatement si l'appareil se rematérialise.

— Vous pouvez compter sur moi. Je surveillerai le jardin continuellement. Je vous le promets.

Là-dessus, je coupai la communication avec la satisfaction d'avoir fait tout ce qu'il était en mon pouvoir de faire. Il ne restait donc plus qu'à attendre.

*

* *

Esther, pendant ce temps, avait pris possession du labo-cuisine et avait confectionné un dîner fort appétissant, je dois le reconnaître.

Mais, comme je m'étonnais de la voir glisser une pièce dans une fente chaque fois qu'elle faisait appel à une denrée quelconque, elle m'indiqua l'inscription au-dessus de la fente : « *Impôts directs. Contribution.* »

Les distributeurs ne fonctionnaient que si l'on acquittait la taxe correspondant au produit désiré.

Ma foi, j'avoue que je trouvai assez ingénieux ce procédé qui permettait d'éviter toute fraude fiscale en simplifiant considérablement les questions administratives.

Mais alors, qu'étaient donc devenus au XXX^e siècle les percepteurs et les agents du fisc ? Une race qui avait dû disparaître, certainement...

Nous mangeâmes de bon appétit, Baou-baou surtout, qui réclama une ration supplémentaire de pâtée. C'est fou ce qu'il pouvait avaler, cet animal-là ! Un véritable tube ! Si bien que j'en vins à me demander si, avec un tel goinfre, j'arriverais à tenir le coup avec le budget dont je disposais. Une pensée en chasse une autre, et celle qui me vint à

l'esprit me laissa perplexe.

Je réalisai brusquement que je me trouvais dans ce futur depuis environ trente-six heures et la nuit n'était pas encore apparue.

Au-dehors, le jour persistait, et c'était la même clarté depuis mon arrivée.

Je ne pus m'empêcher de poser la question à Esther qui, avec un gentil sourire, m'apprit que, depuis un siècle ou deux, les machines étaient parvenues à supprimer la nuit en créant un jour artificiel qui succédait à celui de la clarté solaire, au fur et à mesure de la rotation de la planète.

De petites particules réfléchissantes avaient été envoyées dans l'espace et formaient comme un anneau autour de la Terre, reflétant, grâce à la Lune qui faisait office de miroir, une appréciable quantité de chaleur et de lumière solaire estimée à près de trois cents milliards de kW.

Mais, comme toutes les décades, la loi exigeait que l'on célébrât la fête du travail, un dispositif télécommandé permettait la mise en fonction d'un autre système appliqué sur le principe inverse.

C'est-à-dire que, cette fois, des particules différentes et basées sur un principe de polarisation déviaient les rayons lumineux en créant sur la Terre une nuit totale qui durait exactement vingt-quatre heures.

Cette journée de repos était consacrée à une détente générale et complète, et surtout au sommeil naturel et obligatoire, car il faut préciser que l'abolition des nuits ordinaires allait de pair avec un procédé biologique permettant de « recharger ses accus » sans avoir recours au sommeil.

Bien entendu, nul ne pouvait transgresser la loi, et une chasse impitoyable était faite à tous ceux qui, par un amour exagéré du travail, entreprenaient en cette nuit-là toute besogne illicite. Ce que je n'arrivai pas à comprendre, c'est qu'on appelait ces gens-là des *grévistes*.

La grève de quoi ? Du repos ? Curieux tout de même !

Pour ma part, je tombais de sommeil, et lorsqu'Esther m'avoua en souriant que nous étions justement à la fin de la décade, je compris qu'elle disait vrai en voyant petit à petit le jour s'estomper derrière la grande baie.

En l'espace de quelques minutes, le ciel s'assombrit et prit une teinte d'encre.

Esther me proposa :

— Profitons-en ! De toute façon, nous sommes bloqués ici pour vingt-quatre heures.

Le distributeur qu'elle actionna nous procura un pyjama à petits pois et une chemise de nuit en fine mousseline.

Esther passa dans la chambre, et, lorsqu'elle revint dans le living,

simplement vêtue de cette chemise de nuit aussi légère qu'un nuage de fumée, j'étais en train d'éprouver le divan.

Baou-baou, lui, ronflait déjà sur un sofa.

— Bonne nuit, lançai-je à Esther, en évitant de trop la regarder.

Elle fut sur le point de dire quelque chose, manifesta une profonde surprise et j'eus l'impression de m'entendre traiter d'idiot télépathiquement. Puis elle haussa les épaules et referma sèchement la porte derrière elle.

CHAPITRE VIII

Quand je revis Esther, le lendemain, j'étais à mon tour de fort méchante humeur. La nuit qui se prolongeait au-dehors n'en finissait plus et cela me procurait une sorte de malaise.

— Bien dormi ? me demanda Esther, drapée dans un peignoir aux couleurs vives.

J'eus envie de l'envoyer au diable.

— Je n'ai pas fermé l'œil à cause de ce sale cabot. Il n'a pas arrêté de ronfler et de parler. Ça devient assommant ! Il parle même en dormant, c'est un comble. Et figurez-vous qu'il a chanté.

— Chanté ?

— Si on peut appeler ça chanter.

— Que chantait-il ?

— Oh ! je connais la chanson par cœur. Et je fredonnai :

« *Lalala... lalère... voilà la bonne pâtée des toutous...*

Lalala... lalère... avec un gros nonos !

— Lalala... lalère... c'est bon, miam-miam, la-i-tou, continua Baou-baou en se léchant les babines.

Je faillis exploser.

— Et voilà que ça recommence ! Je me demande qui a bien pu lui apprendre une imbécillité pareille. C'est ridicule !

Esther se mit à rire de bon cœur.

— Ça fait sûrement partie de son dressage... Le pauvre chou ! Allons, tenez, buvez ça ! Ça vous remettra d'aplomb.

Elle me tendit un verre rempli d'un liquide épais que j'avalai d'un trait. D'un coup, je me sentis ragaillardir. Ma colère avait disparu et je me sentais flotter sur un nuage rose.

— Qu'est-ce que c'était ? demandai-je.

— Du « scopolact ». C'est bon, n'est-ce pas ?

— C'est curieux, mais... Elle proposa :

— Une cigarette ?

Celle qu'elle m'offrit avait un drôle de goût, mais je dois reconnaître que ça ne me déplaisait pas non plus.

— Et ça ? demandai-je.

— C'est une Penthonicocylline, me dit-elle. Rien de tel pour éclaircir les idées.

Elle se confectionna un mélange et vida le tout dans un verre, tandis que je la regardais, étonné.

— Que buvez-vous là ?

— Psilocybine synthétique. Tous les matins à jeun. C'est très

recommandé.

De la drogue ! Cette fille-là était une toxicomane. C'était la fin de tout.

Sur moi aussi, les drogues commençaient à agir, et je ressentais ce même engourdissement physique que j'avais éprouvé au réfectoire du tribunal et pendant l'émission de T.V.

Par contre, cette fois, mon esprit restait clair, très clair. Comme si j'étais entraîné vers un état de conscience capable de mettre la réalité en valeur.

Je demandai, pour en avoir le cœur net :

— Pour quelle raison usez-vous de toutes ces drogues ? C'est une atteinte à la conscience civilisée.

Elle haussa les épaules.

— Elles sont sans danger.

— Vraiment ?

— Regardez-moi. Il y a quarante ans que j'en use de façon régulière, et je ne m'en porte pas plus mal.

Je sursautai.

— Quarante ans, dites-vous ? Quel âge avez-vous donc ?

— Je vais avoir cinquante-cinq ans.

Elle en paraissait vingt, vingt-cinq tout au plus.

— C'est une plaisanterie, m'écriai-je. Je n'en ai que trente-cinq et je parais beaucoup plus âgé que vous.

Elle ne plaisantait pas, et les résultats biologiques en matière de longévité n'étaient point dus à la machine, mais aux savants des siècles précédents qui avaient réussi, non seulement à prolonger la jeunesse physique et morale, mais à retarder la sénilité en offrant à l'homme une vie moyenne d'environ deux cents ans.

Et dire que cette fille adorable, encore presque une enfant, aurait pu être ma mère !

— O ma tête ! murmurai-je.

Esther se remit à rire.

— Tout cela vous choque parce que vous n'êtes pas complètement intégré à notre mystagogie, me dit-elle, mais ça viendra. D'ailleurs, ici, tout le monde se drogue et vous n'y échapperez pas. Tous nos aliments sont à base de substituts parfaitement légalisés, et toutes nos boissons en contiennent : lactose à la scopolamine, coca-cola à la mescaline, whisky à la paraldéhyde et tisanes à la benzédrine. Même l'eau est additionnée de certaines amphétamines obtenues par la traite de champignons hallucinogènes.

Je soupirai :

— Je suis mycophobe, ne me parlez surtout pas de champignons.

Je me traînai jusqu'au divan, tandis qu'Esther, qui fredonnait entre ses dents, s'envoyait une nouvelle dose de psilocybine.

— C'est encore vos savants qui ont eu cette idée géniale ? demandai-je.

— Non, c'est Kobok.

— En voilà un qui revient souvent sur le tapis. Qui est Kobok ?

Elle me regarda, comme ahurie.

— Eh bien, mais c'est la supermachine . Celle qui règle notre vie et qui règne sur toutes les autres machines.

— Une sorte de cerveau électronique ?

Elle sourit.

— Oui, si vous voulez. La civilisation humaine est arrivée dans une impasse, une sorte de stabilisation dans le progrès. Et une civilisation, quelle qu'elle soit, ne peut survivre si elle ne progresse pas. C'est une loi très ancienne. Or pour maintenir notre société acculée à ses dernières limites, il n'y avait que la machine. Seule la machine pouvait l'aider en créant de nouvelles idées.

— Et, entre autres, une nouvelle conception du bien et du mal, n'est-ce pas ?

— Le bien et le mal n'existent pas. C'est l'idée que l'on se fait de l'un qui donne sa valeur à l'autre. Sans le mal, le bien n'aurait aucune valeur, et vice-versa, de même que le temps ne peut se concevoir sans quelque chose qui dure. Toutes les règles humaines ont échoué justement parce que l'homme se faisait une idée fausse de ces deux conceptions.

— Vous croyez ?

— Kobok l'affirme.

— Et Dieu, alors, qu'en faites-vous ?

Elle parut réfléchir.

— Dieu ? finit-elle par dire. Oh ! oui, vous voulez parler de cette... de cette créature imaginaire qui... Mais c'est une abstraction. Et une abstraction est toujours une absurdité absolue. Comment peut-on concevoir une divinité abstraite régnant sur un univers tangible et concret ? Et qu'est-ce que la nature ? Une série de lois complexes et bien ordonnées que l'on retrouve dans n'importe quel manuel de physique ou de chimie. Cette découverte a détruit les anciennes religions et l'homme a fini par se lasser d'attendre la venue d'un Messie qui n'arrivait jamais. Alors Kobok est intervenu avec des idées nouvelles, et, lorsqu'il s'est mis à concurrencer la nature, nous avons compris qu'il n'était plus utile de faire appel à un Dieu hypothétique pour créer à volonté les saisons, les jours, les nuits, des mondes nouveaux, et même la vie. Kobok fait toutes sortes de miracles et il est même capable de changer l'eau en vin et même de multiplier des petits pains à l'infini si on le lui demande.

Emporté par le feu de la conversation, je vidai machinalement un nouveau verre de scopolact que me tendait Esther.

Ça commençait à bourlinguer sérieusement dans mon crâne.

— Kobok, fis-je en haussant les épaules. Un véritable trou dans votre civilisation.

— Et qu'est-ce qu'un trou, mon cher, sinon une solution de continuité ?

Je soupirai, hanté par ce mot de Kobok, puis me grattai le front. Ça me picotait de partout.

— C'est encore vos savants qui ont eu cette idée géniale ?

— Non, c'est Kobok.

— En voilà un qui revient souvent sur le tapis. Qui est Kobok ?

Elle me regarda, comme ahurie.

— Eh bien, c'est la supermachine . Celle qui règle notre vie et qui règne sur toutes les autres machines.

— Une sorte de cerveau électronique ?

Elle sourit.

— Oui, si voulez. La civilisation humaine est arrivée dans une impasse, une sorte de stabilisation dans le progrès. Et une civilisation, quelle qu'elle soit, ne peut survivre si elle ne progresse pas. C'est une loi très....

Je me levai brusquement et l'arrêtai d'un geste.

— Dites-moi, vous n'avez pas l'impression que nous sommes en train de recommencer toute notre conversation ?

Elle fronça les sourcils.

— Euh... c'est ma foi vrai. Par Kobok, que serait-il arrivé si vous ne vous en étiez pas rendu compte ?

Je me sentis blêmir, tandis qu'Esther puisait fiévreusement dans une petite boîte posée sur un guéridon.

— Avalez ça avec un peu d'eau, me dit-elle. C'est un cachet de benzédrine. Ça régénère et ça tonifie. Vite, buvez !

J'avalai. Elle en fit autant et tourna le bouton de la T.V. Une image apparut en couleurs et en 3 D et Esther vint s'affaler sur le divan, à côté de moi, heureuse et détendue.

Ses jambes fines et fuselées apparaissaient entre les pans de son peignoir et me rappelèrent une série de courbes dessinées à la craie sur un tableau noir.

Je ne sais pas pourquoi...

J'essayai alors de concentrer mon attention sur le petit écran où était programmé un film banal dont un personnage, habillé en Tarzan, semblait partager la vedette avec un autre revêtu d'une armure.

Ils avaient pour partenaire une affreuse mégère toute couverte de plumes et qui hurlait des mots d'amour d'une voix de fausset.

La scène se passait au sommet d'une cheminée.

Pour l'instant, le Tarzan en question discutait avec le chevalier d'une recette secrète pour conserver les pâtisseries, tandis que la

mégère, épouvantée, plongeait la tête la première dans l'orifice et disparaissait dans la longue cheminée.

— Arrière, menaçait le chevalier, que la peste emporte tes sucreries, homme des bois, et que tes arbres à chantilly se broussent dans la jungle.

— Framboise devait mourir, répondait le Tarzan en gonflant sa poitrine, les femmes de Vénus ne supportent pas le glucose.

La mégère réapparut, métamorphosée en papillon, et vint se balancer mollement au-dessus des protagonistes, les caressant au passage de ses ailes membraneuses.

Esther avait appuyé sa tête sur mon épaule. Son sourire était chaud. Il brûlait de fièvre.

— Oh ! Harry, me dit-elle alanguie, ce lac..., ces montagnes... et ce baiser qui n'en finit plus... Ça me rend toute drôle...

J'écarquillai les yeux.

— Je ne vois ni lac, ni montagne, ni baiser. Je dois être ivre.

Il fallait que je le fusse, bien sûr, pour *imaginer* ce film ridicule et dépourvu de sens. Mais Esther soupira :

— Oh ! j'avais complètement oublié.

— Oublié quoi ?

— Vous assistez à la projection normale, bien entendu. Moi, je suis branchée sur l'émission subliminale et les subsoniques coercitifs. Facile à réparer. Avalez deux cachets de *néobenzé*. Vite, dépêchez-vous, c'est la plus belle scène du film.

J'obéis sans trop savoir ce que je faisais et, petit à petit, le Tarzan, le chevalier et la mégère-papillon s'estompèrent pour faire place à un couple enlacé qui s'embrassait farouchement au bord d'un lac.

Des pierres précieuses scintillaient sur la plage de sable fin, tandis que des nappes d'or et de pourpre flottaient à la surface de l'eau calme et limpide.

La jeune femme, à demi nue, s'arracha à l'étreinte et se mit à courir, pourchassée par la faune à pied de biche pour se réfugier dans un grand palais, désagréablement bruyant et livré à Dieu sait quelles bacchanales.

— Framboise, l'homme des bois et ses pièges sucrés te transformeront en vipère, si tu ne m'obéis pas.

La mégère-papillon venait de reparaitre sur l'écran, mordant le Tarzan à pleines dents, puis elle fit place au faune à pied de biche, lequel rattrapa sa belle au milieu de l'orgie, bousculant sans ménagement centaures et satyres.

— *Belle, comme tu es belle, la plus belle entre toutes.*

Un rire nerveux secoua la belle, et le faune, à nouveau, l'enlaça.

Sur la cheminée, l'homme à l'armure perdait l'équilibre et dans le ciel la mégère-papillon se transformait en vipère.

— *Belle, comme ta peau est douce ! Je t'aime !*

— Le glucose sera la perte de Vénus, je vous le dis.

— *Aime-moi, la bête... Aime-moi ! Prends-moi dans tes bras... Plus fort ! Plus fort !*

— *La belle... je t'aime !*

— Par le glucose...

— *La bête... Encore plus fort !*

Tout se brouillait, se mêlait, se superposait devant moi. Je nageais dans la confusion, le désordre, incapable de différencier le conscient de l'inconscient, captant dans mon esprit enfiévré, torturé et encore mal adapté, les deux émissions superposées. C'était de la démence.

Dans mon délire éthylique, je sentis confusément une main moite qui cherchait la mienne et m'attirait doucement.

Je me renversai sur le divan, suant et soufflant comme un damné, et je serrai le corps de la belle dans mes bras. Sur son front, un diadème serti de pierres précieuses scintillait de mille feux. Autour de moi, un trésor fantastique étincelait dans des coffres d'argent et des oiseaux, des bêtes, des fleurs s'animaient sur les murs couverts de mousse.

Les lèvres chaudes de la belle me plongèrent dans un gouffre sans fin, tandis qu'un cri de la mégère, dans mon dos, me transperçait comme une dague.

CHAPITRE IX

Le jour était revenu lorsque je rouvris les yeux et que je repris contact avec la réalité. La réalité, c'était Esther dans le labo-cuisine, en train de bavarder avec Baou-baou, le bruit incessant d'une sonnerie qui me harcelait les tympans, mais aussi une gueule de bois comme je n'en avais jamais connue.

Esther entra dans le living, marmonna entre ses dents, puis appuya sur un bouton dans le mur.

Aussitôt le panneau de la porte d'entrée devint transparent et, au travers, apparut la silhouette d'un homme que je reconnus aussitôt.

Celle de Dave, le reporter de la T.V.

— Qu'est-ce qu'on fait ? On lui ouvre ? me demanda Esther.

Résigné, je fis le geste qu'elle attendait. Le panneau redevint opaque et glissa dans le mur, pour livrer passage à notre visiteur, alors que le skun, d'un bond, s'élançait vers le lui.

— Bonjour, m'sieur, comment allez-vous ? Je m'appelle Baou-baou.

Dave sourit, serra la patte que lui tendait l'animal, puis s'avança vers moi en reniflant :

— Salut, *pote-pote* ! Ça sent l'amour, le benzé et le pentho dans cette turne. J'espère que je n'arrive pas en plein *zoum-zoum* ?

— Que voulez-vous ?

— Appelez-moi Dave ! Cours après vous depuis deux jours. Manqué me faire *cadavériser* comme gréviste pendant la trêve. Une chance que je sois connu. Enfin, vous ai repéré. C'est au poil !

Je m'écriai vivement :

— Ne comptez pas sur moi pour une nouvelle émission.

— S'agit pas de ça ! Le conseil des Huit vous réclame et vous invite au palais pour une conférence au sommet. Je vais vous conduire. C'est pas chouette, ça ? Appelez-moi Dave !

— Si vous parliez plus clairement ?

— Appelez-moi Dave !

Esther soupira :

— Bon sang, mais appelle-le donc Dave !

Je dus faire un violent effort sur moi-même pour rester calme.

— Allez-y ! susurrai-je, je vous écoute, Dave !

C'était très simple. Le corps législatif qui siégeait à Alphapolis s'intéressait à moi et désirait me connaître.

C'était un grand honneur que l'on me faisait là et il allait de mon intérêt d'accepter cette invitation si je tenais à régulariser ma situation.

Une note était parvenue à la T.V. après l'émission, et depuis, Dave fouillait la ville pour me trouver.

Je me séparerai donc d'Esther et de son sale cabot, et, quelques instants plus tard, l'appareil de Dave m'emportait vers Alphapolis, une ville énorme, démesurée, au centre de laquelle se dressait le palais gouvernemental, réservé non seulement au conseil des Huit, mais également à Kobok.

C'était là surtout que la supermachine dictait ses ordres et les faisait appliquer par l'intermédiaire de ses huit élus, que personne ne connaissait.

Comme le confirma Dave, c'était effectivement un très grand honneur qui m'était fait, car, de mémoire d'homme, personne n'avait encore été admis auprès du conseil suprême.

Il fallait donc que mon cas fût exceptionnel.

Il l'était, bien entendu, et cela me rendait tout mon aplomb et toute ma confiance.

*
* *

Dave était entré en contact par radio avec le palais, et notre fusauto fut immédiatement pris en charge par les appareils de détection qui le téléguidèrent au-dessus d'un véritable labyrinthe de tours, de coupoles et de larges terrasses fleuries.

Le fusauto se posa finalement, avec une grande délicatesse, sur une grande plate-forme métallique où se tenaient, immobiles et rigides, une demi-douzaine de « pseudos », portant l'uniforme gouvernemental.

Ces mécaniques habillées arboraient un air de suffisance qui les rendait encore plus détestables.

Pour un peu, j'aurais souhaité conserver à mes côtés cet olibrius de Dave, mais le reporter n'était pas admis à pénétrer dans le palais, et nous dûmes nous séparer sur-le-champ.

C'est au moment où j'allais m'engouffrer dans un ascenseur que je me rendis compte que le décor, autour de moi, se modifiait sans cesse, sous l'impulsion de quelque mécanisme secret.

Les tours disparaissaient, escamotées comme des sabres à l'intérieur de leur gaine, pour faire place à d'autres, de forme différente, tandis que les coupoles glissaient sur leur axe, diminuant de volume pour se métamorphoser en terrasses.

Toute cette jungle géométrique pivotait, glissait, s'abaissait, s'élevait et changeait d'aspect constamment, comme un décor de théâtre en perpétuel mouvement.

Ce curieux phénomène, à mes yeux, participait davantage du camouflage que de l'extravagance.

Mais je n'eus pas le temps de m'interroger plus avant sur cette question car mes guides m'entraînaient à présent vers les profondeurs du palais, à plusieurs dizaines de mètres sous terre, et, lorsque je quittai l'ascenseur, j'eus l'impression de me trouver dans une sorte de blockhaus.

Les murs autour de moi étaient en métal épais, et les longs couloirs blindés que nous franchîmes me conduisirent dans une salle basse et voûtée qui ressemblait plus à un abri atomique qu'à une salle de réception.

Là, je fus prié de patienter quelques instants, cependant que deux pseudos manipulaient rapidement quelques boutons et leviers sur un registre d'ébonite.

Ils réagirent immédiatement au clignotement d'une lampe verte, puis d'une rouge, et enfin à une sonnerie, comme si chaque signal déclenchait un réflexe pavlovien chez ces créatures mécaniques, si bien qu'en l'espace de quelques secondés, les murs s'écartèrent et le plancher sur lequel je reposais glissa lentement en direction d'une grande pièce qui venait d'apparaître, au centre de laquelle se dressait une longue table en forme de demi-lune.

Derrière cette table, huit personnages, des humains cette fois, me contemplaient avec une visible curiosité.

J'attendis que le plancher, sous mes pieds, se fût immobilisé pour faire deux pas dans leur direction.

Une voix m'accueillit alors.

— Homme du passé, soyez le bienvenu !

C'était la voix de Un, car je ne devais pas tarder à apprendre que ceux qui constituaient le conseil des Huit ne possédaient pas de nom, mais plus exactement un chiffre correspondant à leur grade et à l'importance de leur fonction.

Afin qu'il n'y eût aucune confusion possible, chacun d'eux portait son numéro inscrit sur le plastron de son uniforme.

Voilà qui, à mon avis, allait grandement simplifier les choses, car je n'ai jamais eu, je dois le reconnaître, la mémoire des noms.

Ce qu'il y avait de rassurant, je dois l'avouer, c'était cette conviction qu'avait manifestée Un en m'accordant le titre d'« homme du passé ».

Il ne pouvait donc plus y avoir de malentendu, de faux-fuyant ni de doute entre nous, et une franche sympathie s'établit immédiatement entre les Huit et moi.

— Le fait que vous vous trouviez ici présent, continua Un, est le plus grand témoignage de solidarité et d'admiration qu'un futur puisse offrir au passé. À ce passé glorieux dont nous sommes les héritiers et dont vous êtes le valeureux ambassadeur. Des siècles séparent nos deux civilisations, mais deux mains qui se joignent ignorent le temps et l'espace, car l'amitié et la fraternité des peuples resteront toujours

sans limite.

Hormis la forme conventionnelle de cette allocution, la sincérité y était, et c'est avec chaleur que je serrai la main que me tendait Un, tandis qu'un concert d'applaudissements éclatait d'un bout à l'autre de la longue table.

Un fauteuil pressurisé et extrêmement confortable surgit du plancher, comme par enchantement, et je fus invité à m'asseoir sans le moindre protocole.

Au train où allaient les choses, je pouvais prévoir que cette entrevue ne pouvait se terminer sans le traditionnel banquet si cher à tous les hommes d'État.

Et cela depuis qu'il existe des gouvernements sur la Terre !

CHAPITRE X

La première question qui me fut posée concernait évidemment mon appareil temporel. Je dus leur avouer que mon illustre collaborateur, le professeur Crook, devait éprouver quelques difficultés pour le rematérialiser comme prévu.

Mais je ne perdais pas espoir, loin de là, m'efforçant d'étaler toute la confiance que je gardais dans cette invention révolutionnaire, allant même jusqu'à parler d'un échange culturel et social pouvant s'établir un jour entre le XX^e et le XXX^e siècle.

Un instant, je crus lire une sorte de condescendance à mon égard dans les yeux de Un, et je m'en voulus de m'être laissé emporter par mon lyrisme.

Bien sûr, qu'est-ce que le marxisme, le gaullisme ou le maccarthysme pouvaient bien attendre, à mon époque, de la politique romaine ?

J'étais en train de raisonner comme un centurion.

Pourtant ; mon idée plaisait parce qu'elle pouvait apporter à ce siècle, en matière de connaissances sur certains points demeurés obscurs depuis que la terrible guerre atomique de l'an 2225 avait détruit presque toute l'ancienne civilisation.

Tous les grands centres avaient disparu de la surface du globe, et une ère pastorale avait succédé à l'ère atomique, obligeant pendant plus de deux siècles le reste de l'humanité à vivre dans des conditions précaires dans des régions miraculeusement épargnées par la radio-activité.

Privée de livres, de documents authentiques, de manuscrits et de tous ses principaux supports d'information, l'humanité avait alors usé du seul moyen qui lui restât pour sauver son maigre bagage intellectuel.

La tradition orale s'était poursuivie pendant plusieurs générations, jusqu'à ce qu'enfin une nouvelle civilisation ait pu réordonner tout ce qui avait survécu des connaissances du passé.

D'un coup, je m'expliquai alors toutes les erreurs historiques que j'avais pu découvrir dans l'émission du « jeu des questions », et je ne pus m'empêcher de sourire lorsque Cinq, passionné d'histoire, me demanda :

— Monsieur Smith, parlez-nous donc un peu de Napoléon. Comment était-il ? Avait-il toute la confiance de vos semblables ?

— Je suis navré, mais Napoléon, c'était le XIX^e siècle, et non le XX^e.

— Voyons, voyons ! Ce général hollandais est mort en 1921. Kobok

est formel à ce sujet.

— N'en déplaie à Kobok, je ne suis pas d'accord.

Un léger mouvement d'humeur chez Cinq me rappela à l'ordre, comme si je l'avais offensé au même titre que sa « superferraille ».

Trois, plus magnanime, se contenta de me lancer :

— Il est impossible que Kobok commette la plus petite erreur, monsieur Smith. Tous les domaines lui sont accessibles et jamais, je dis bien jamais, personne n'a eu la possibilité de faire échec à sa science. Kobok possède un cerveau universel, il est la logique même et le raisonnement pur. Lorsque les machines ont créé Kobok, c'était pour épargner aux hommes l'incertitude, le doute et l'incompréhension dans lesquels ils se débattaient. Que l'on fournisse un simple renseignement à Kobok, et il en tire des conclusions irréfutables !

*

* *

C'était insensé ! Je compris que toutes les preuves que je pouvais donner contre les bévues de Kobok n'auraient aucune prise sur ces entêtés.

Et pourtant !

J'essayai alors de les attaquer par la bande, afin d'en savoir plus long.

— Une mécanique n'est pas à l'abri de l'usure. Je pense qu'une détérioration dans l'un de ses éléments peut arriver à fausser son jugement.

Huit coupa sèchement :

— C'est absolument impossible. Kobok est indestructible et éternel. Son système parthénogénétique lui permet de régénérer chaque pièce défectueuse et même de se reproduire en totalité dans le cas d'avarie généralisée. Nous avons besoin de parvenir à un tel résultat pour maintenir la stabilité et la cohésion des gouvernements unifiés. Malheureusement, certaines classes sociales ne comprennent pas encore le rôle bienfaiteur de Kobok et n'appliquent pas toujours ses ordonnances. Mais ça viendra !

— Vous voulez parler, je suppose, de la « Sueur du Peuple » ?

Un sourire de mépris erra sur la face rubiconde de Deux.

— Une simple aberration de l'esprit, qui se manifeste parmi les irréductibles. Enfin, comprenez une chose, monsieur Smith ! Le machinisme, en supprimant le travail, a ouvert à l'humanité le chemin de la prospérité tout en lui évitant fatigue et peine inutiles. L'homme du XXX^e siècle jouit de toute son existence sans être obligé d'accorder une seule minute de travail à l'État.

Il prit un temps et poursuivit :

— Il se trouve que certains individus considèrent cela comme insupportable et se créent des obligations inutiles, n'ayant aucun intérêt public. Pour lutter contre cette vague de fanatisme, nous avons créé, toujours sur l'idée de Kobok, des centres de désorientation professionnelle où l'on enseigne aux adolescents les dangers que courent ceux qui pratiquent les travaux musculaires et intellectuels : accidents corporels, de toute nature, infirmité à vie, troubles physiologiques, dépression nerveuse, surmenage chronique, mauvaise entente conjugale, etc. Notre méthode, bien entendu, agit sur les esprits forts et bien équilibrés. Mais les faibles...

Je hochai la tête.

— Les faibles travaillent et les autres se reposent.

— C'est cela, approuva Un. Je vois que vous avez compris, monsieur Smith.

— Mais alors, de quoi vivent ceux qui ne travaillent pas ?

— D'un salaire généreux que l'État leur verse annuellement. Kobok estime que l'argent est le plus grand vice de l'homme. Ce vice satisfait, que désire-t-il de plus ?

— Et les travailleurs ?

Un haussa les épaules.

— Nous les rétribuons aussi, évidemment ! mais à des salaires de misère, afin de continuer à les décourager. Mais ils sont tenaces, et, afin de lutter pour ce qu'ils appellent une vie meilleure, ils n'ont rien trouvé de mieux que de se grouper en syndicats et d'instaurer un régime de revendications. C'est l'absurdité même, convenez-en !

J'en étais arrivé à un point où je n'étais même plus capable de différencier la logique de l'absurde dans cette société souffrant à la fois de pléthore et de cachexie.

Je murmurai :

— Bien entendu... vu sous cet angle-là...

Une sonnerie cristalline me sortit *in extremis* de mon embarras. Un appuya sur un bouton, consulta un diagramme, puis me fit un geste.

— Une communication pour vous, monsieur Smith. Face à l'écran derrière vous.

L'obscurité se fit dans la salle et je me trouvai seul dans le faisceau d'un projecteur, devant l'écran mural.

Le visage de Kim m'apparut immédiatement.

— Ça y est, me lança-t-il d'une voix enflammée, je crois que votre appareil est revenu.

— En êtes-vous sûr ? Il se gratta le front.

— C'est-à-dire que je n'ai pas arrêté une seconde de surveiller le jardin, et que je commence à apercevoir des choses bien étranges.

— Comment est-il ?

— Oh !... une sorte de sphère, surmontée d'un cône, le tout reposant

sur un trépid. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

Je secouai la tête en pensant au « cube » et poussai un long soupir. Kim me regarda, profondément déçu.

— Je m'en doutais... Ce doit être la fatigue... Et pourtant, j'aurais juré... Dites-moi, quelle forme a-t-il, votre appareil ?

Je répondis :

— Je vous laisse le soin de le découvrir quand le moment sera venu.

— Merci quand même.

L'écran s'éteignit, le projecteur avec, et je me retrouvai face au conseil dans la clarté revenue.

*

* *

Personne n'avait bronché, et je jugeai préférable d'éviter tout commentaire sur cet entretien.

Mieux valait encore reprendre la conversation où nous l'avions laissée, et lorsque je demandai tout bonnement pour quelle raison on ne faisait pas appel à l'omniscience de Kobok pour régler ce différend entre le machinisme et la « Sueur du Peuple », un petit sourire apparut sur les lèvres de Un.

— Kobok estime que cette situation nous est profitable. Comprenez bien, monsieur Smith, nous sommes, à l'heure actuelle, près de cent milliards d'individus sur la Terre. Les planètes lointaines ? Une utopie. Aucune ne possède les conditions nécessaires pour abriter notre surplus de population. C'était donc sur Terre que nous devons trouver la solution. Mais, pour cela, il fallait arriver à contrarier les résultats obtenus par les savants des siècles précédents. Et c'est à cela que s'emploie Kobok.

— Je ne comprends pas.

— C'est pourtant très simple.

J'attendis les éclaircissements.

— Autrefois, les guerres, les épidémies, les conflits sociaux, la durée de vie relativement courte, étaient autant de bonnes choses pour enrayer toute expansion démographique.

Un soupira :

— Quand je songe que la dernière guerre atomique du siècle dernier a exterminé plus de dix milliards d'individus, c'est à peine croyable !

— Une guerre atomique au siècle dernier ?

— Oui, c'était encore au temps où l'Amérique et la Russie se partageaient le monde et se disputaient la suprématie de Kobok. Pour contrer l'ennemi, nous avons imaginé d'installer sur la Lune une fausse base soviétique dont le rôle consistait à se faire passer pour une fausse base soviétique, afin que les Russes puissent croire qu'il s'agissait *vraiment* d'une *vraie* base soviétique, alors qu'en réalité ce

n'était qu'une fausse base soviétique. Est-ce que vous me suivez ?

Je hochai songeusement la tête.

— Bon ! poursuivit-il. Malheureusement, une confusion générale s'ensuivit et personne dans cette histoire ne parvint à discerner le vrai du faux. L'Amérique, finissant par douter elle-même, bombardait la fausse base russe tandis que les Russes, croyant voler au secours des leurs, s'empressaient de riposter. Une véritable lutte de Titans qui se solda, ainsi que je vous l'ai dit, par dix milliards de tués et une bonne moitié de la Lune en moins. Vous ne vous en étiez pas aperçu, je suppose ?

— J'avoue que non.

— L'effet est curieux, depuis qu'il n'y a plus de premier quartier.

Tout le monde se mit à rire, et j'essayai d'en faire autant, malgré le filet glacé qui se mit à couler brusquement entre mes omoplates.

Je n'en étais pas sûr, mais j'avais l'impression que ces gens-là étaient encore plus fous que les autres.

— Revenons donc à notre sujet, reprit Un sans se rendre compte de mon trouble. J'étais en train de dire qu'une telle extermination de nos jours est une chose impossible, puisque la Terre ne forme qu'un seul État et que les bonnes et vieilles guerres d'autrefois n'existent plus. Les épidémies ? Encore un sérieux handicap, depuis que la médecine est parvenue à vaincre toutes les maladies par la destruction systématique de tous les virus et de toutes les bactéries nocives. Quant à la durée de la vie, voilà bien la plus grande erreur commise par les biologistes du XX^e siècle. En remplaçant la flore intestinale par des vitamines dosées ayant un rôle aseptique, et en instituant des cures de rajeunissement périodiques, ils sont parvenus à retarder considérablement la sénilité et à doter l'homme d'une vie moyenne de deux cents ans. Voilà donc les graves problèmes auxquels nous avons à faire face. Et vous comprenez que nous aurions mauvaise grâce à ne pas profiter du conflit social qui oppose le « Machinisme » à la « Sueur du Peuple », n'est-ce pas ?

— Euh... oui, bien sûr ! Mais à quels autres résultats êtes-vous encore parvenus ?

C'est Quatre qui prit la parole pour m'expliquer :

— Ils sont nombreux. Mais encore insuffisants, hélas ! Emploi obligatoire de contraceptifs après le premier enfantement, infanticide pur et simple à partir du deuxième, la loi n'accordant qu'un seul enfant par famille, création de jeux où chaque concurrent joue sa propre vie, institution d'une nouvelle religion où la mort est encouragée et glorifiée, procès expéditifs où chaque délit, quel qu'il soit, est puni de la peine capitale, sans compter les farces et attrapes nouvelles qu'une maison fournit pour les grandes réceptions. Celui qui se fait prendre paye de sa vie un moment d'étourderie. Ces choses-là

sont entrées dans les mœurs, au même titre que le *bootzer*.

Le *bootzer* ! J'avais déjà entendu prononcer ce mot par Kim lors de notre première entrevue et l'explication me fut généreusement donnée par Un.

Il s'agissait d'un appareil destiné aux cures de vieillissement obligatoires, et cela afin de hâter l'échéance fatale.

Dès l'âge de cent ans, une loi obligeait chaque individu à se soumettre aux effets d'un « accélérateur physiologique », si bien que quelques minutes passées chaque année à périodes fixes à l'intérieur d'un *bootzer* correspondaient à un vieillissement de cinq ans.

En somme, le siècle de vie supplémentaire dont jouissait l'organisme était ramené à une quinzaine d'années tout au plus, et personne ne songeait à s'en plaindre.

Et dire que des savants s'étaient cassé la tête pour doter l'humanité d'une telle longévité !

C'était à peine croyable !

À peine croyable aussi l'intervention soudaine d'un « pseudo » qui, à ce moment-là, fit irruption dans la salle du conseil en brandissant une éprouvette dans sa main de métal.

Son visage était rayonnant, comme le fond d'une casserole passé au détersif.

— Kobok a trouvé ! s'écria-t-il. Kobok a trouvé ! Victoire ! Bénissons ce grand jour !

D'un même mouvement, tous les membres du conseil s'étaient levés en s'écriant d'une voix identique :

— Honneur à Kobok le Tout-Puissant ! Kobok est grand !

— Que se passe-t-il ? m'informai-je.

Un s'avança vers moi, en arrachant fébrilement des mains du « pseudo » la petite éprouvette.

— Regardez, monsieur Smith !

J'avoue que je ne compris pas.

— Kobok vient de découvrir le virus synthétique de la poliomyélite. Un virus disparu depuis plusieurs siècles ! Nous possédons déjà le B.K. de la tuberculose, le tréponème pâle de la syphilis. Nous pouvons également rétablir la scarlatine, la rougeole, la diphtérie, la typhoïde et bon nombre de maladies infectieuses depuis longtemps disparues. Quand nous posséderons une quantité suffisante de ces virus et de ces bacilles, alors nous pourrons répandre toutes sortes d'épidémies à la surface du globe.

Il rendit l'éprouvette au « pseudo » tandis qu'un pli soucieux barrait son front.

— Malheureusement, murmura-t-il, il reste le plus virulent de tous les virus à redécouvrir. Celui du cancer.

Il se tourna vers moi :

— Pas de cancéreux dans votre famille, monsieur Smith ?

Je le regardai, ahuri.

— Non, pas que je sache !

— Dommage, nous aurions pu tenter un prélèvement dans vos cellules. Mais c'est sans importance. Kobok trouvera, nous ne désespérons pas.

Un étala un large sourire et c'est avec une pointe de fierté qu'il me lança :

— Alors, monsieur Smith, êtes-vous maintenant convaincu de la toute-puissance de Kobok ?

Ce fut plus fort que moi.

— Je trouve tout cela absurde, triste et lamentable, m'écriai-je. C'est de l'évolution à rebours.

Et, comme il me regardait sans avoir l'air de comprendre, j'ajoutai :

— En d'autres termes, on appelle cela de la décadence.

— Que voulez-vous dire ?

— Que votre machinisme vous entraîne à la poursuite d'une impossibilité. Certes, je veux bien admettre que l'humanité soit arrivée dans une impasse, et l'histoire de l'évolution est d'ailleurs truffée d'exemples de ce genre. L'australopithèque, le pithécanthrope et l'homme de Néandertal ont disparu parce que chaque espèce morphologique avait atteint son infranchissable limite mentale. Il est possible que l'*homo sapiens* meure à son tour de cette limite, mais, s'il reste encore une étape à franchir, c'est dans l'humanité elle-même que se trouve la solution et non dans la machine. Je m'étonne que Kobok ne vous ait jamais soumis cette idée.

Un silence froid et glacial accueillit mes paroles. Je regardai autour de moi et n'aperçus que des visages figés, comme si je venais de proférer une incongruité. Une nouvelle fois, je regrettai d'avoir cédé à mon emportement.

Mais trop tard, ce qui était dit était dit. J'attendis la réponse qui ne devait pas tarder.

Un fit un pas vers moi, arborant un petit sourire ironique, et, après avoir hoché la tête, il me demanda :

— Peut-être avez-vous une idée personnelle à nous confier, monsieur Smith ?

Je haussai les épaules.

— Je ne suis ni politicien, ni sociologue, ni biologiste. Si vous me permettez d'émettre une opinion, disons qu'à votre place, je commencerais par interdire toutes ces drogues qui paralysent l'esprit et avilissent l'humanité.

— Interdire les drogues ? s'exclama Deux.

— Exactement. Ensuite je proposerais une réforme complète du système économique. Du travail pour tous, et obligatoire !

Ce fut au tour de Huit de s'écrier :

— Du travail obligatoire ? C'est de l'anarchie !

— Pour continuer, je ne tolérerais pas qu'une machine écrive vos romans et compose votre musique. Ça, c'est le travail de l'homme !

— Ce serait de la folie, s'emporta Sept.

Je poursuivis tranquillement :

— Voilà pour les méthodes les plus douces. Ensuite, je m'attaquerais purement et simplement au développement des capacités humaines en créant une nouvelle espèce mieux conditionnée. Votre science vous offre cette possibilité. On peut l'obtenir, soit à partir de sujets sélectionnés possédant des facultés exceptionnelles, soit par mutation à l'aide de gènes synthétiques introduits dans les chromosomes, ou bien encore par des greffes intranucléaires permettant à l'homme d'acquérir certaines capacités bénéfiques et spécifiquement animales, comme le développement de l'ouïe, de l'odorat, la cicatrisation rapide, et que sais-je encore ! L'homme n'en perdrait pas pour autant ses propres facultés, mais un tel eugénisme à grande échelle peut à mon avis donner le coup de pouce qui est nécessaire à cette humanité décadente. Maintenant, je tiens à vous le répéter, je ne suis pas un biologiste. Vous m'avez demandé une idée, je me contente de vous la donner.

J'aurais certainement mieux fait de me casser une jambe, et je ne devais pas tarder à regretter mon excès de franchise.

Pourtant, j'eus la vague impression que mon petit laïus avait produit un certain effet sur les membres du conseil, à tel point qu'ils restèrent tous muets pendant un instant, et complètement ahuris.

Puis Un, visiblement embarrassé, m'indiqua au plafond une large ouverture en forme d'entonnoir, qui m'avait échappé jusqu'alors.

Il me confia :

— J'avais oublié de vous prévenir. L'oreille de Kobok est vigilante et rien ne lui échappe.

— Et alors ?

Il toussota légèrement.

— L'oreille écoute et Kobok décide. Voulez-vous entrer un instant dans cette pièce ?

Un pan de mur venait de glisser silencieusement, et deux « pseudos », d'un signe, m'invitèrent à entrer.

J'obéis sans poser la moindre question, et c'est au bout d'une dizaine de minutes que je fus ramené dans la grande salle du conseil.

De Un jusqu'à Huit, ils se tenaient, tous debout, graves et immobiles comme une équipe de croque-morts avant la mise en bière.

C'est Un qui m'annonça la « bonne nouvelle ».

— Monsieur Smith, dit-il sentencieusement, nous sommes navrés, croyez-le bien, mais Kobok vient de statuer sur votre sort.

— Sur mon sort ?

— Oui. Les propos que vous avez tenus tout à l'heure sont considérés comme une offense à Kobok.

— Parlez-vous sérieusement ?

Il poursuivit sans prendre garde à ma question :

— Ils nous prouvent que vous êtes un élément de trouble et un grave danger pour notre civilisation. En conséquence, vous êtes jugé coupable.

— Ce qui veut dire ?

Il hocha lourdement la tête.

— Que vous êtes condamné à la peine de mort !

CHAPITRE XI

Un peu plus tard, tout seul dans le studio luxueux qui me tenait lieu de cellule, j'avais tout loisir de réfléchir à ma situation.

Bien que j'eusse la nette impression de n'avoir rien à me reprocher, je me trouvais condamné à la peine de mort !

Mais enfin, qu'avais-je donc fait pour mériter un si terrible châtement ?

Je m'étais heurté à Kobok, c'est un fait, et Kobok n'admettait pas qu'une créature de chair et de sang puisse lui tenir tête.

Voilà où était le drame !

Certes, mon propre sort m'importait peu, car, dans la situation où je me trouvais, qu'avais-je à attendre de cette société de « zombies » désormais incapable de résoudre le plus élémentaire des problèmes humains ?

Non, ce qui me révoltait, c'était le pouvoir abusif qu'exerçaient sur cette humanité absurde les machines, que l'humanité elle-même avait créées et considérait comme nécessités personnifiées.

Ces mêmes machines, à présent immortelles, mais faillibles et sottement destructrices !

Tout cela me révoltait, m'humiliait et m'attristait dans ma condition d'homme, comme si le poids de cette monstruosité pesait aussi sur mes fragiles épaules.

Mais que pouvais-je faire, sinon accepter ma triste infortune ?

Et puis je commençais à en avoir assez. Tout cela était au-dessus de mes forces, à tel point que j'eus envie d'envoyer au diable le personnage chamarré qui se présenta à moi, quelques heures plus tard.

Il s'appelait Musty, et, dès les premières paroles qu'il m'adressa, je crus deviner qui il était.

— Vous êtes le bourreau, n'est-ce pas ? demandai-je, pour couper court.

Il sourit, et s'inclina respectueusement.

— Je suis le « rectificateur » mandaté par Kobok. Pouvez-vous m'accorder un instant d'entretien, monsieur Smith ?

Je haussai les épaules.

— Écoutez, mon ami, répliquai-je, je commence à en avoir plein le dos. Je ne sais si vous comprenez exactement le sens de cette expression, mais je vous demande d'en terminer le plus vite possible. D'accord ?

Il me regarda avec des yeux ronds, visiblement étonné.

— C'est curieux, murmura-t-il. D'habitude, c'est le contraire qu'on

me demande. Moi, vous savez, je veux bien, mais ce n'est pas aussi simple que cela.

— Ce ne sont pourtant pas les moyens qui vous manquent, j'imagine ?

Il hocha lentement la tête.

— Oui, c'est évident. Les armes à feu, la pendaison, la décollation, l'atomisage. Je connais, mais ça ne va pas pour vous.

— Tiens, tiens !

— Les balles et la corde ne sont réservées qu'aux traîtres. Or vous n'avez trahi personne.

— Je ne vous le fais pas dire.

— La guillotine, c'est dégradant. Ça diminue un homme, et il se trouve que vous êtes un homme de valeur.

J'attendis la suite.

— Quant à l'atomisage, c'est dangereux pour tout le monde, et puis ça a passé de mode.

Je proposai :

— Pourquoi pas le poison ?

— Non, c'est bon pour les femmes. Ça manque de virilité.

— Alors, assommez-moi et qu'on n'en parle plus.

Il rétorqua naturellement :

— L'ennuyeux, c'est que c'est douloureux, on ne réussit pas du premier coup. Et puis j'ai l'ordre formel qu'aucun mal ne vous soit fait. Je vous ai dit que c'était très compliqué, d'autant plus qu'il se trouve que j'ai une thèse à passer.

— Une thèse ?

— Oui, pour devenir super-« rectificateur ». Et on ne me l'accordera que si je trouve un nouveau procédé. Une sorte d'innovation, quoi ! Et c'est là le problème.

Une thèse de superbourreau ! Décidément, c'était la fin de tout. Il est vrai que, au point où j'en étais...

Musty, délibérément, s'octroya une bonne dose de whisky à la conocybine, fit claquer sa langue et parut surpris de voir que je ne buvais pas avec lui.

— Vous n'êtes pas malade, au moins ? s'enquit-il.

— Non, rassurez-vous, tout va très bien.

Il respira, se remit à faire les cent pas les mains derrière le dos, puis me refit face.

— Quand j'ai tué ma sœur, me dit-il, c'était avec des gaz lénifiants. Dame, il fallait que je fasse mes preuves devant les syndicats, vous comprenez ? Mais j'ai juré de ne plus recommencer.

— Pour quelle raison ?

— Une véritable catastrophe ! Cette mort en douceur, que je croyais avoir inventée, n'a été en réalité qu'un véritable supplice chinois, car

la malheureuse fille n'a pas arrêté de hurler pendant deux jours. J'ai dû me tromper dans les dosages, c'est la seule explication.

Il vida un nouveau verre, et de petits cernes bruns commencèrent à apparaître autour de ses paupières rouges. Cela faisait un drôle d'effet. Pourtant, il avait une bonne tête, ce bourreau-là !

— Il y aurait bien un moyen, continua-t-il.

— Lequel ?

J'étais curieux de savoir ce qu'il pourrait encore inventer. Il me regarda longuement et expliqua :

— Ce serait de vous enfermer dans une petite fusée et de vous envoyer purement et simplement dans le soleil. Mais je n'ai pas assez de crédits, et, d'autre part, je crois que c'a été déjà fait. On m'accuserait de plagiat et je n'y tiens pas, à cause de mon fils. Il se fait une fête de me voir à la télé et je ne veux pas le décevoir, le pauvre chou !

— C'est tout naturel, soupirai-je.

— Surtout qu'il a de l'avenir, ce gosse ! Il a déjà commencé avec le chat et le chien. On a dû évacuer la grand-mère ; on ne sait jamais, à cet âge-là ! Et pourtant, je suis sûr qu'il a le métier dans le sang.

Soudain, je me frappai le front.

— Nom d'une pipe, m'écriai-je, je parie que vous n'avez jamais pensé à la chaise électrique.

— La chaise électrique ?

— Aussi simple que l'œuf de Christophe Colomb.

— Christophe Colomb ?

— Aucune importance ! Il suffit d'une chaise en métal garnie d'électrodes. Une pour la tête, deux pour les bras et deux autres pour les jambes. Je m'assois dessus, vous balancez le courant à haute fréquence, et c'est terminé. L'enfance de l'art !

Musty resta un moment bouche bée, puis explosa comme une bombe.

— Génial ! s'écria-t-il, sensationnel ! Ah ! on peut dire que vous, au moins, vous avez quelque chose dans le crâne. Mais c'est merveilleux, ce que vous dites là ! Ça alors, je n'en reviens pas !

Je le pris par le bras et l'entraînai vers la porte.

— Bon, maintenant que vous avez le tuyau, dépêchez-vous.

— Un instant. Un service en vaut un autre. Que puis-je faire pour vous ?

Une idée me vint et je pensai à Kim. Certes, la récupération de mon appareil n'avait plus grande importance, mais je tenais quand même à en avoir le cœur net.

Musty accepta et brancha lui-même la communication.

Kim, de son côté, cherchait également à me joindre et il parut vraiment peiné lorsque je lui appris quelle avait été la décision de

Kobok à mon sujet.

— Dommage, me dit-il, car cette fois, je ne crois pas me tromper.

— C'est vrai ?

— Votre appareil est là, sous mes yeux. Non, ne dites rien, je vais vous le décrire.

J'avalai péniblement ma salive en attendant la suite.

— Il a la forme d'un champignon, un véritable *panaéoblus sphinctrinus*, et il tourne sur lui-même. Que dois-je faire ?

J'eus un pâle sourire.

— Rien, *pote-pote*, car ce n'est toujours pas le bon.

— Je suis navré. Et dire que...

— Ça ne fait rien. Si ça arrive un jour, et si le cœur vous en dit, eh bien ! utilisez-le. Je vous en fais cadeau.

Je coupai la communication et me tournai vers Musty à qui je demandai une dernière faveur.

— Me serait-il possible de revoir Esther avant de mourir ?

C'est drôle, mais cette fille-là me plaisait.

Il réfléchit, hocha la tête, puis nota l'adresse que je lui donnai.

— Comptez sur moi, me dit-il, je vais arranger ça.

Il sortit, laissant la porte grande ouverte, et fila dans le couloir.

— Eh bien, lui lançai-je, vous ne fermez pas la porte ?

Il se retourna, avec un sourire cruel que je ne lui connaissais pas.

— À quoi bon ? De toute façon, vous ne m'échapperez pas.

CHAPITRE XII

Esther n'était pas seule lorsqu'elle entra en coup de vent dans ma cellule, quelques heures plus tard.

Dave suivait dans son sillage, le visage bouleversé. Le brave garçon tremblait de tous ses membres.

Tout d'abord, je mis cela sur le compte de l'émotion, et j'essayai de les rassurer de mon mieux.

Mais Dave me coupa la parole.

— Vite, demanda-t-il, suivez-nous.

— Que se passe-t-il ?

— Pas le temps de t'expliquer, me répondit Esther toute pâle. Viens, dépêche-toi !

Ils m'entraînèrent hors de la cellule et nous nous mîmes à courir dans le long couloir voûté comme si nous avions eu tous les diables à nos trousses.

Personnellement, je courais sans trop savoir pourquoi, me fiant à mes deux compagnons, et c'est alors que nous faisons irruption dans un petit atelier encombré de tout un matériel hétéroclite que je tombai soudain en arrêt devant un spectacle pour le moins inattendu.

Un corps humain, à demi calciné, gisait affalé et les bras en croix sur ce qui me parut être une chaise électrique.

Comme j'hésitais, Esther me lança :

— C'est le « rectificateur ». Dave l'a poussé sans le vouloir. Il ne voulait pas le laisser entrer.

Dave, tout penaud, avoua :

— J'ignorais que cette chaise était électrifiée. Quelle drôle d'idée, avouez !

Je jetai un dernier regard au pauvre Musty.

— Il a dû mettre la dose, soupirai-je. Bon, maintenant, que décidez-vous ?

— Il faut sortir d'ici le plus vite possible. Essayons par là.

Dave prit les devants et nous fonçâmes encore à travers le labyrinthe de couloirs, de salles et de pièces vides lorsque le reporter, au bout de cinq minutes d'une course essoufflante, s'écria triomphant :

— Je me reconnais. Par ici !

Il s'était si bien reconnu que nous étions dans ma cellule !

Il regarda autour de lui et avoua :

— J'ai dû me tromper. Je n'ai jamais eu le sens de l'orientation, j'aurais dû vous le dire.

— Essayons encore une fois, proposai-je.

Je pris cette fois l'initiative des opérations et Esther et Dave me suivirent sans rien ajouter.

Notre trio parvint bientôt dans une salle immense, colossale même. Autour de nous se dressaient des machines énormes reliées entre elles par toutes sortes de connexions.

Des liquides pâteux glougloutaient dans de grosses capsules de verre épais, de longues aiguilles palpaient sur des cadrans gigantesques, et des ronronnements sourds se dégageaient des blocs massifs et imposants qui formaient comme une jungle géométrique et monumentale hors des proportions humaines.

Une terrible appréhension me saisit à la gorge, comme si je venais soudain de faire irruption dans quelque sanctuaire secret, dont chaque pas sur le sol lisse accentuait encore la profanation.

L'odeur qui régnait dans ces lieux avait quelque chose de bizarre et de surnaturel.

C'est Esther qui résuma ma pensée, en crispant sa main dans la mienne.

— Kobok ! murmura-t-elle... nous sommes dans le temple sacré de Kobok.

Un frisson glacé me parcourut l'échine, et, l'espace d'une seconde, je ressentis au tréfonds de moi-même cette supériorité écrasante de la machine sur l'homme.

Démoniaque, ou simplement absurde, Kobok régnait dans toute sa puissance minérale sur une humanité repliée sur elle-même, comme une race de fœtus se bousculant aux pieds d'un Titan.

Et, sur les épaules de Kobok, le monde, lui, achevait de tourner...

Soudain, toute cette architecture babylonienne se mit à vibrer comme sous l'effet d'une intense activité, tandis que des cliquetis sourds naissaient dans les masses d'acier.

Une peur panique s'empara de nous, au fur et à mesure que le rythme des bruits et des mouvements s'amplifiait.

Que se passait-il ? Dans quelle sorte de piège étions-nous tombés ?

Kobok le monstrueux n'était-il pas en train de réagir devant notre intrusion, et ne nous réservait-il pas une punition terrible ?

Dave était devenu livide, je voyais sur son front ruisseler de grosses gouttes de sueur. Il était incapable de prononcer une seule parole et me regardait fixement, anéanti.

Esther non plus ne disait rien, elle se contentait de me serrer le bras et je sentais les crispations convulsives de ses doigts.

Je pris l'initiative qui s'imposait et entraînai mes deux compagnons vers le fond de l'immense salle.

— Peut-être trouverons-nous une issue, lançai-je.

Mais à peine avions-nous fait quelque pas que l'air, devant nous, pour une cause inconnue, se mit à s'agiter.

Un instant, il nous sembla que les murs de la salle, à travers l'atmosphère, se ridaient et se déformaient.

Je fonçai quand même, mais un obstacle invisible stoppa mon élan, m'obligeant à me rejeter en arrière d'un bond.

Dave essaya à son tour, mais sans grand succès non plus, et c'est à ce moment-là qu'une grosse voix dure et métallique retentit au-dessus de nous.

— Inutile d'insister... Ma volonté est supérieure à la vôtre. Moi seul peux décider de votre sort.

C'est la gorge sèche et la langue râpeuse que je demandai :

— Qui êtes-vous ?

Une sorte de rire, qui ressemblait à un grincement de vieille porte, s'abattit sur nous.

— Je suis Kobok, continua la voix, le maître tout-puissant de ce monde.

D'un même mouvement, Esther et Dave venaient de s'agenouiller, les mains jointes et suppliantes.

Cette attitude humiliante vis-à-vis d'une machine me déplut, si intelligente fût-elle, et je fis un geste à mes deux compagnons.

— Allons, debout ! Un peu de dignité, je vous en prie !

Le rire grinçant reprit de plus belle, puis la voix enchaîna :

— Vous êtes très fort, monsieur Smith, et très audacieux aussi. Mais je le suis bien plus que vous.

Je m'écriai :

— Dans ce cas, qu'attendez-vous pour me réduire en poussière ?

— Je le pourrais, et sans grand effort, sachez-le bien, mais j'aimerais pourtant vous accorder un sursis.

— Tiens ! pour quelle raison ?

— Votre cas m'intéresse.

— Mon cas ? Qu'ai-je donc de si particulier ?

La voix se tut quelques secondes et reprit :

— Vous refusez d'admettre ma puissance, alors que vous avez pourtant eu recours à une machine pour voyager dans les siècles.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Une machine aveugle, soumise et n'obéissant qu'à la volonté humaine, précisai-je, l'aboutissement concret d'une fonction mathématique. C'est tout.

— Je fais partie de la même famille, monsieur Smith, mais à un stade beaucoup plus évolué. Je suis le résultat d'une équation à variables complexes, et j'ai été créé pour fournir la réponse exacte à toutes les questions qui me sont posées.

— Sans jamais commettre la moindre erreur, n'est-ce pas ?

— Exactement ! Je suis capable de résoudre tous les problèmes, à condition qu'on m'en laisse le temps. Aucun cerveau humain, si génial soit-il, ne peut me concurrencer dans ce domaine, et c'est la preuve que j'aimerais vous donner avant de me décider à vous détruire.

Je sentis les doigts d'Esther se crispier à nouveau sur mon bras pendant le court silence qui suivit.

Qu'était donc en train de mijoter cette satanée mécanique ? Je me le demandais bien.

J'attendis la suite avec impatience.

— Écoutez, me dit Kobok, je vous propose un marché.

— Un marché ?

— Posez-moi une question. N'importe laquelle, même celle qui vous semblera la plus difficile, et je vous accorde la vie sauve jusqu'à ce que je sois à même de vous donner la réponse exacte. Bien entendu, je m'efforcerai de répondre de la façon la plus claire dans la limite de votre entendement. Mais réfléchissez bien. La durée de votre sursis sera fonction directe du temps qui me sera nécessaire à vous fournir, la réponse exacte.

C'était sans appel, je le savais, et sur le moment je me trouvai bien embarrassé.

À côté de moi, Dave et Esther, plus morts que vifs, avaient déjà perdu tout espoir et devaient certainement regretter de s'être mêlés à cette aventure.

Et pourtant il fallait que je me décide !

Je fus bien tenté de demander à Kobok quelle était la racine carrée de moins 1, mais je haussai les épaules. J'étais certain que la machine devait connaître tous les théorèmes d'Euler, de Cantor, de Riemann, de Wiener ou de Menger, et qu'elle devait être familiarisée avec toutes les fonctions trigonométriques, exponentielles, topologiques ou différentielles avec ou sans dérivées.

Non, il fallait à tout prix trouver autre chose pour gagner le plus de temps possible.

Mais quoi ?

— Alors, monsieur Smith, reprit la voix, j'attends toujours votre question.

Je me sentis vaincu, épuisé et sans ressort, et c'est avec un long soupir que j'exprimai cette idée saugrenue qui me traversa l'esprit :

— Voulez-vous me donner le nombre exact d'étoiles que contient l'univers ?

Un autre silence, puis :

— Question enregistrée. Mais, de votre côté, connaissez-vous la réponse, monsieur Smith ?

Je devinai le piège et bluffai de mon mieux.

— Parfaitement. Je la connais.

— Comment ! Vous affirmez que les hommes du XX^e siècle connaissaient cette réponse ?

— Absolument ! Eh bien, à vous de jouer ! Mais je vous demande une réponse précise, et bien entendu exacte.

— Vous l'aurez, monsieur Smith. Mais, pour cela, il faut me laisser le temps d'accorder mes sondes spatiales, mes vecteurs temporels et radiotélescopiques. Je ne pense pas que ce soit très long. Pour l'instant, vous êtes libre.

— Libre ?

— Oui, et vos compagnons aussi. Mais ne vous inquiétez pas, je vous retrouverai quand le moment sera venu.

Brusquement, l'air autour de nous reprit sa densité normale et nous pûmes circuler normalement dans le hall immense.

— Au fond et à gauche, ajouta la voix, vous trouverez une issue qui communique avec l'extérieur.

Je riais encore lorsque nous nous retrouvâmes tous les trois hors du palais monumental.

Pauvre Kobok ! Quelle naïveté tout de même !

Cela me rappelait l'histoire du fou en train de compter les grains de sable sur une plage.

En supposant que Kobok puisse quand même trouver la réponse, cela me laissait malgré tout un bon bout de temps devant moi. Peut-être suffisant pour que je puisse avoir la chance de récupérer mon appareil.

Esther s'élança dans mes bras.

— Harry, s'écria-t-elle, tu as été formidable. Oh ! je t'en prie, donne-moi le chiffre exact.

— Soyez chic, ajouta Dave, presque suppliant, donnez-le-nous.

Cette fois, j'allais éclater de rire, mais ce n'est malheureusement pas mon rire qui éclata. Ce fut autre chose.

Une sorte de vacarme qui précipita autour de nous des débris de métal informes qui rebondirent sur la terrasse avec un bruit de ferraille assourdissant.

CHAPITRE XIII

D'un même mouvement, nous nous étions jetés à plat ventre, lorsqu'un objet rond comme une boule roula sur la terrasse dans notre direction, et acheva sa course au milieu de l'espace que nous occupions.

C'était une tête. Non pas une tête humaine, mais une tête de métal.

Une tête de « pseudo » figée et sans expression. Dave, dédaigneux, la repoussa de son bras tendu et nous désigna un édifice massif, en contrebas, qui nous parut sérieusement endommagé, avec son ouverture ronde aux bords déchiquetés.

— C'est le P.C. des « pseudos », nous expliqua-t-il, ça vient de là.

— Que s'est-il passé ?

Il se releva le premier, épousseta ses vêtements, haussa les épaules et fit un geste vague.

— Rien. Ces choses-là sont courantes.

— Que voulez-vous dire ?

— Dame, quand il se passe une chose et que cette chose-là n'est pas explicable, le mieux est de s'en désintéresser. Alors, on dit : « Il ne s'est rien passé ».

— Curieuse philosophie ! Pourtant, que vous l'admettiez ou non, quelque chose a bien provoqué cette explosion ?

— Bien sûr !

— Et c'est quoi ?

— Rien, je vous l'ai dit.

— Comment, rien ?

— Rien, c'est le nom que nous donnons aux Zéros.

Il me connaissait bien mal s'il pensait que j'allais me contenter de ça. J'insistai :

— Les Zéros ?

— Oui. Autrement dit « ceux qui n'existent pas ».

— Dave, est-ce que vous vous moquez de moi ?

Le reporter eut un geste vague et me désigna de la main le fusauto rangé au bord d'une piste.

— Ce n'est pas que nous risquons grand-chose de la part des Zéros, me confia-t-il, mais je pense que nous ferions mieux de filer d'ici et sans perdre de temps. Venez, je vous expliquerai.

Nous gagnâmes l'appareil sans un mot de plus et le retentissant « Salut Harry ! » que me lança Baou-baou me déplut souverainement. Ce cabot-là commençait à se permettre certaines familiarités que je n'appréciais guère.

Le skun s'avança vers moi, me salua de la patte, étira ses babines, et fit claquer ses crocs comme une souricière.

— Je meurs de faim, grogna-t-il. Est-ce que mon bon maître n'aurait pas un bel os à moelle pour le pauvre Baou-baou ?

Je sentis l'irritation me gagner et je dus me retenir pour ne pas balancer le skun hors de l'appareil.

Je lui ordonnai :

— Va te coucher, et que je ne t'entende plus, sinon...

— *Ce n'est pas très gentil, ce que vous dites là. Les humains, vous n'avez pas de cœur.*

Ahuri, je regardai Baou-baou. Il avait parlé sans même remuer sa gueule.

— Veux-tu répéter ?

— *J'ai dit que les humains n'ont pas de cœur.*

— Ça alors, lançai-je à Esther, voilà maintenant qu'il parle sans bouger la mâchoire.

— *Ce n'est pas le skun qui vous parle, fit une voix. C'est moi.*

Je me retournai brusquement et regardai Esther et Dave avec méfiance.

— Dites, est-ce qu'il n'y aurait pas par hasard un ventriloque parmi vous ?

— Harry, qu'est-ce qui te prend ?

— Ça lui passera, lança Dave avec un soupir. Un peu de fatigue, certainement !

Ce que je vis alors dans le fond de l'appareil m'arracha une sorte de gémissement, en même temps que mon estomac se nouait curieusement à la hauteur du pylore.

Une forme blanchâtre, incertaine, ondulait contre la paroi de métal et semblait flotter dans l'espace comme un nuage de fumée.

Petit à petit, les contours se précisèrent et l'aura se composa une silhouette vaguement humaine. Elle n'avait pas de visage, rien qu'une face, livide, imprécise et mouvante qui me glaça le sang dans les veines.

Qu'est-ce que ça pouvait bien être ?

Je n'eus pas le temps de réfléchir à cette question, car l'être mystérieux et impalpable qui, se balançait devant nous comme un serpent sous la flûte d'un fakir parla soudain :

— *Vous n'avez rien à craindre de moi. Nous sommes inoffensifs pour les humains. Mon but était d'attaquer votre appareil, mais il n'est doté d'aucune énergie consciente. C'est sans espoir.*

Je venais de me rendre compte que ce que je croyais entendre n'était pas proféré par une voix normale. Les mots et les phrases qui s'imprégnaient et se gravaient dans mon esprit me procuraient une nouvelle et étrange sensation.

Il ne pouvait s'agir que d'un phénomène de télépathie, car mon subconscient ne faisait que traduire les ondes-pensées émises par l'étrange créature.

Un Zéro, pensai-je. Il ne peut s'agir que d'un Zéro !

Toutefois, je tins à en avoir le cœur net.

— Qui êtes-vous ? demandai-je à « celui-qui-n'existait-pas ».

Et « celui-qui-n'existait-pas » me répondit fermement.

— *Nous étions, nous sommes, nous serons.*

Cela partait sans doute d'une bonne logique, mais tout de même...

Esther me regarda en fronçant les sourcils et s'enquit :

— Mais enfin, à qui parles-tu ? Tu ne te rends pas compte que tu es en train de terroriser ce pauvre Baou-baou ?

Pendant qu'elle disait cela, le skun s'était blotti contre un siège, tout en lorgnant vers le fond de la cabine. Il tremblait de tous ses membres.

Moi aussi, je n'en pouvais plus !

— Regardez, fis-je, mais regardez donc... Il y a un Zéro parmi nous.

— Un Zéro ?

Dave s'avança.

— Ça commence à devenir inquiétant. Harry, reposez-vous donc une minute. Un Zéro, ça n'existe pas.

— Mais, bon sang, je le vois, je l'entends, et je lui parle.

— Harry je vous répète qu'il y a personne. Et puis ce que vous faites est dangereux. Zéro ou pas, il est interdit de... enfin d'entretenir une relation quelconque avec un Zéro. C'est dans les préceptes de Kobok.

— *Qu'il aille au diable son Kobok*, fit le Zéro. *Celui-là, nous finirons par l'avoir un jour.*

Je refis face à « celui-qui-n'existait-pas ».

— Tiens, tiens ! vous lui en voulez donc tant que ça ?

— *Son énergie consciente est une nourriture appréciable.*

— Une nourriture ?

— *Oui. Elle est aux Zéros ce que l'os est pour votre chien, et le pain, la viande ou le végétal pour les humains.*

— Harry, bouclez votre ceinture, nous partons.

— La ferme !

— *Est-ce que vous comprenez ?* reprit le Zéro.

— En effet, c'est très clair. Une forme de parasitage, en quelque sorte ?

— *Nous sommes tous des parasites.*

— Nous n'en sortirons jamais, soupira Esther.

— Moi je veux sortir d'ici, pleurnicha Baou-baou... Je suis malade... Pitié, mes bons maîtres... Pitié !

Je balançai un coup de pied dans les côtes du skun qui se mit à hurler de plus belle.

— C'est une honte, s'écria Dave. Ah ! on a bien raison de dire qu'il

faut se méfier des gens qui n'aiment pas les animaux.

— Moi, je me méfie des animaux qui n'aiment pas les gens.

— Harry, supplia Esther, reviens à toi, mon chéri.

— Ça suffit ! Et maintenant, taisez-vous tous, pour l'amour du ciel ! Je vous avertis que j'étrangle de mes propres mains le premier qui ose ouvrir la bouche. Tenez-vous-le pour dit.

Ils se reculèrent dans le poste de pilotage, tandis que le Zéro me lançait :

— *Je vous plains sincèrement. Ce doit être très dur pour vous.*

— Aucune importance. Reprenons. D'où venez-vous ?

« Celui-qui-n'existait-pas » parut hésiter à me répondre.

— *Je crains que cela ne dépasse votre entendement. Nous vivons dans une sixième dimension où le solide et le matériel, tels que vous les concevez, n'existent pas. Nous sommes des êtres mathématiques. Des formules, si vous préférez, régissant sur un monde en perpétuelle équation. Nous avons la faculté de nous intégrer dans n'importe quel « continuum » ; il nous suffit pour cela de produire une courbure dans notre plan universel et de calculer ensuite la dérivée par l'inclinaison de la tangente sur la courbe maîtresse. C'est ainsi que nous atteignons votre univers quadridimensionnel. Pour le retour, c'est le contraire. Nous utilisons une intégrale pour remonter de la dérivée à la fonction originale.*

Je me raclai la gorge, car je commençais à comprendre beaucoup de choses.

— Très intéressant.

— *Je vois que vous me suivez. Vous êtes mathématicien, n'est-ce pas ?*

— Je le suis en effet.

— *C'est ce qui explique pourquoi vous êtes le seul ici à pouvoir entrer en contact avec moi. Les autres ne sont que des paraboles sans point focal.*

J'avais perçu une sorte de dédain dans les ondes-pensées du Zéro.

— *En résumé, dit-il, étant nous-mêmes des êtres mathématiques, nous sommes attirés par tout ce qui revêt un caractère purement mathématique.*

— Si je comprends bien, vous avez besoin d'une nourriture mathématique.

— *Une énergie consciente, mécanique ou autre, est toujours le résultat d'une fonction mathématique.*

Intrigué, je demandai :

— Et moi, alors, comment me voyez-vous ?

— *Sous l'aspect d'une formule topologique avec quelques variables. Une sorte de bande torsadée, repliée sur elle-même⁽¹⁾. Non, non, je vous en prie, ne réfléchissez pas trop. Vous êtes en train de dégager une forte dose d'énergie consciente, et ça me donne envie de vous avaler.*

Je m'étais reculé, livide, mais le Zéro se hâta d'ajouter :

— *Rassurez-vous, je ne le ferai pas. D'abord, j'ai eu ma ration, ensuite votre énergie nutritive n'a pas plus de valeur pour moi qu'une cerise pour*

Gargantua.

Une cerise ! Je n'ai jamais loué autant les cerises qu'en cette minute-là !

« Celui-qui-n'existait-pas » parut s'amuser un moment de ma frayeur.

— *Et puis vous me plaisez*, ajouta-t-il, *je vous trouve amusant...*

Il commença à se dissoudre, à s'effiloche dans tous les sens et ce n'est qu'une petite voix lointaine, affaiblie, qui parvint bientôt jusqu'à mon subconscient.

— *Adieu, humain, et n'oublie pas ce que je t'ai dit. Kobok, nous l'aurons tôt ou tard. Et ce jour-là, ce sera un véritable festin pour les Zéros, et sans virgule. Adieu !*

Je me laissai choir sur un siège pressurisé, bouclai ma ceinture et lançai à Dave :

— Ça va, *pote-pote*, maintenant on peut filer.

Il n'insista pas, ne posa aucune question et mit les contacts, pendant qu'Esther, soulagée, s'installait à mes côtés.

Dans son coin, Baou-baou se mordillait les cuisses.

— Sale puce... sale puce... morte la puce... morte la puce...

CHAPITRE XIV

Nous voguions au-dessus d'Alphapolis depuis je ne sais combien de temps lorsque la voix de Dave me sortit de mes rêveries.

Une cerise ! Jamais personne encore n'avait eu l'idée de me comparer à une cerise ! Cette conversation avec le Zéro m'avait profondément troublé. Effrayé même.

Je comprenais maintenant pour quelle raison Kobok, dans sa vanité obtuse, s'ingéniait à persuader les humains que les Zéros n'existaient pas.

— Harry, il serait temps de prendre une décision.

Pour moi, l'explication était simple. Les Zéros étaient les seuls éléments avec lesquels l'omniscience intellectuelle d'une part et l'abus des drogues imposé par la machine d'autre part empêchaient l'humanité d'entrer en contact pour comprendre leur intervention.

Par contre, Kobok, lui, connaissait le danger, mais se contentait de l'ignorer, de même qu'un médecin feint d'ignorer une pathogénie quelconque lorsque ladite pathogénie dépasse sa compétence.

Son ignorance et ses défauts allaient de pair avec ceux des humains ; il n'avait donc rien de mieux à faire que de claironner sur tous les toits : « Mes propres ennemis n'existent pas. »

Certes, cette simplification dans le raisonnement résolvait bien des problèmes, mais un esprit non contaminé comme le mien ne pouvait découvrir là qu'un nouveau talon d'Achille.

Kobok n'était donc pas invulnérable et les Zéros, de leur côté, le savaient parfaitement.

— Alors, Harry, répéta la voix de Dave, que faisons-nous ?

Je me penchai vers le reporter.

— Vous ne pouvez donc jamais prendre de décision sans moi ? Pourquoi ne pas nous ramener chez nous ?

— C'est impossible.

— Pourquoi ?

— À l'annonce de votre condamnation, votre appartement a été réquisitionné.

— De mieux en mieux.

— Écoutez, j'ai une idée.

— Je commence à me méfier de vos idées.

— Peut-être en avez-vous une meilleure ?

— Pour cela, il faudrait d'abord que je connaisse la vôtre, Dave.

— C'est juste. Je crois que le seul endroit où je puisse vous conduire, c'est chez le professeur Arnold.

— Qui est-ce ?

— Une vieille connaissance. Il dirige un laboratoire expérimental. Son établissement est subventionné par les syndicats. Je crois qu'on peut trouver chez lui de quoi vous abriter jusqu'à ce qu'on déniché quelque chose de mieux. Vous verrez, c'est un brave type qui n'hésite pas à se couper en quatre pour rendre service aux copains.

— Il nous sera certainement plus utile entier, soupirai-je. O.K. je vous laisse faire. Mais auparavant, j'aimerais bien manger quelque chose. Qu'en pensez-vous ?

C'était une bonne idée, et Baou-baou était bien placé pour l'apprécier. Nous trouvâmes tout ce que nous désirions dans un « restomatic » et, après nous être abondamment sustentés, nous reprîmes notre route.

*
* *

Dave fit bientôt opérer un large arc de cercle au fusauto qui prit la direction des faubourgs nord de la vaste cité.

Après une longue série de pistes superposées, le petit appareil glissa sur une longue pente et stoppa finalement au milieu d'un jardin abondamment fleuri.

Ce véritable et surprenant Éden tranchait curieusement avec la ville surpeuplée que nous venions de quitter.

Sous la conduite de Dave, nous quittâmes l'appareil pour nous diriger vers un large bâtiment d'une blancheur éclatante, pourvu d'innombrables ouvertures rondes et rehaussé de jardins suspendus qui auraient fait pâlir de jalousie et d'envie tous les architectes de Babylone.

Sur ces terrasses poussaient des palmiers aux stipes élancés, des aréquiers, des saules pleureurs, des marronniers et même des pins parasols.

L'effet était vraiment curieux, mais je commençais à être habitué à toutes ces extravagances qui ne traduisaient finalement qu'un goût plutôt douteux.

Le professeur Arnold était un homme très occupé.

C'est du moins l'impression qu'il me produisit lorsque je le vis pour la première fois, dans le grand hall où nous pénétrâmes à la suite de Dave.

Entouré de carabins en blouse blanche, Arnold allait et venait, jouissant du respect de tous et surtout de la plus grande déférence.

Ses compétences devaient faire autorité, certes, mais je me demandai en quoi consistaient exactement ces compétences.

C'est une chose que Dave avait oublié de me préciser.

Le reporter nous fit signe de patienter, puis se faufila au milieu du

groupe avec une désinvolture pour le moins désarmante, et il réussit à agripper le professeur Arnold au moment où il allait disparaître dans une salle attenante.

Une rapide conversation s'établit entre les deux hommes, puis Arnold tira à deux reprises sur sa barbiche, parut réfléchir, hocha la tête et disparut en compagnie de ses carabins.

Lorsque Dave nous rejoignit, ce fut pour faire claquer ses doigts et nous lancer :

— Du tout cuit. Pour vous, c'est d'ac, mais en ce qui concerne Baou-baou, rien à faire. Un chien qui parle, c'est contraire à ses principes.

— Enfin un homme sensé ! m'écriai-je.

Dave reprit :

— Ne vous tracassez pas, je m'occuperai de lui. Je vous demande de patienter un petit instant. Arnold va revenir. Moi, je file en quatrième, j'ai une émission à présenter : « Salut, les *potes-potes*. » À bientôt !

Nous restâmes seuls, Esther et moi, dans le grand hall d'entrée, et ce n'est qu'au bout d'une heure que vous vîmes réapparaître le professeur Arnold.

Il traversa le hall l'air soucieux, et redisparut dans une autre salle sans même s'être rendu compte de notre présence.

— Il doit être très occupé, me dit Esther.

— Occupé à quoi ?

— Est-ce que je sais ?

— Eh bien, occupé ou pas, au prochain passage je ne le rate pas.

Une heure encore s'écoula avant le retour du professeur. Cette fois, je m'élançai droit sur lui. Je me présentai, lui parlai de Dave, et Arnold me regarda curieusement.

Enfin, il secoua la tête :

— Dave, murmura-t-il en tirant sur sa barbiche. Bien sûr, je me souviens de lui. C'était à quel sujet, déjà ? Ah ! oui, j'y suis ! Vous êtes le fameux voyageur temporel. J'ai entendu parler de vous. Croyez que je suis heureux de vous recevoir ici.

Il regarda Esther et tira encore une fois sur sa barbiche.

— Eh bien, autant commencer tout de suite. Qu'en pensez-vous ?

— Heu... c'est-à-dire que...

— Non, non, ne me remerciez pas. C'est tout naturel et vous n'êtes pas le premier. J'aime rendre service, c'est dans ma nature.

— Vous êtes très gentil.

— Merci.

Il sourit à l'intention d'Esther et nous dit :

— Suivez-moi, c'est par ici.

Nous le suivîmes à l'intérieur de l'établissement, tandis qu'au passage, Arnold donnait quelques ordres au personnel stylé que nous croisions dans les couloirs.

Nous parvînmes finalement dans une salle d'attente dont les murs étaient recouverts de dessins étranges et quelque peu ésotériques pour moi.

C'était un fouillis inextricable de lignes brisées, d'esquisses imparfaites, entourées de taches rouges, mauves, jaunes et noires et cela me rappelait les fameuses toiles de la guenon Betsy, avec cette différence que, vu l'importance du travail, j'imaginais très bien une armée de singes barbouilleurs s'en donnant à cœur joie sur les murs de la salle.

— Procédons par ordre, dit le professeur Arnold. Je vais d'abord m'occuper de votre compagne. Ensuite, en ce qui vous concerne, je verrai ce qu'il y a lieu de faire. Il faut dire que nous sommes un peu à l'étroit en ce moment, et que nous manquons terriblement de place.

— Je comprends.

— Ne vous gênez surtout pas. Demandez n'importe quoi, profitez-en, vous êtes ici chez vous.

Il appuya sur un bouton encastré dans le mur et détourna la tête poliment pour ne pas assister au long baiser que me donna Esther avant de nous séparer.

Elle sortit la première en compagnie de deux internes cependant que le professeur ordonnait :

— Cabine 28.

Avant de passer la porte à son tour, il ajouta à mon adresse :

— C'est la plus confortable qui nous reste. Soyez tranquille, nous prendrons soin de votre femme. En attendant, asseyez-vous et détendez-vous un peu. Observez les dessins qui sont sur les murs et laissez vagabonder votre esprit. Vous verrez, c'est excellent pour la santé. Vous me ferez part de vos impressions à mon retour. Cela m'intéresse beaucoup. À tout de suite, monsieur... au fait, rappelez-moi votre nom.

— Smith.

— C'est bien ça. À bientôt, monsieur Smith.

Brave type, ce professeur Arnold, mais curieux, tout de même !

CHAPITRE XV

J'essayai honnêtement de suivre le conseil d'Arnold, mais je n'arrivais pas à découvrir le moindre intérêt dans les dessins qui m'entouraient, et je me contentai de les trouver de plus en plus bizarres.

Je fis quelques pas dans la salle d'attente, allumai une cigarette, et un homme en blouse blanche entra tout à coup.

— Êtes-vous monsieur Smith ? me demanda-t-il.

Au signe de tête que je lui adressai, il ajouta :

— Une communication pour vous. Veuillez me suivre.

C'était Kim. Le brave homme ne cacha pas sa joie de me retrouver sain et sauf. Dave lui avait tout expliqué.

— C'eût été vraiment dommage, me dit-il, juste au moment où votre appareil est enfin revenu. Réflexion faite, ça ne me tente pas. Je vous le rends.

— Comment le voyez-vous cette fois ? fis-je sans grande conviction.

— Tout ce qu'il y a de plus simple.

— Dites !

— C'est une sorte de cube.

Je fus plus intéressé.

— Attendez, c'est comme un cube, mais ce n'en est pas un, pour la bonne raison qu'un cube, c'est un cube. Moi, ce que je vois, c'est différent. Ça y ressemble, mais en réalité, ce serait plutôt un parallélépipède rectangle avec une base trapézoïdale. Est-ce que vous voyez ce que je veux dire ?

— Je me rends compte surtout que votre vue est fatiguée.

Kim eut une grimace de désappointement.

— Qu'est-ce que je fais ? Je continue quand même ?

— Bah ! Au point où j'en suis...

Ce jour-là, c'est lui qui coupa la communication, profondément vexé et déçu par son nouvel échec.

Quant à moi, perdu dans mes réflexions, je repris le chemin de la salle d'attente, mais je me rendis compte bientôt que je m'étais trompé de couloir, et que le boyau que je longuais ne menait nulle part.

Il formait une sorte de cul-de-sac entre des murs nus privés d'ouverture, hormis celle que j'avais empruntée.

Je rebroussai chemin, et c'est alors qu'une femme entra à son tour dans le couloir, mais d'une bien étrange façon. Elle marchait à reculons et je dus m'effacer pour la laisser passer.

Elle poursuivit sa marche rétrograde jusqu'à ce qu'elle me vît,

s'arrêta et cessa de sourire en même temps que, du fond de leurs orbites, ses yeux me dévisageaient curieusement.

Elle était jeune, jolie sans trop, mais fort sympathique.

Je m'avançai ; elle recula encore de quelques pas.

— Excusez-moi, dis-je en souriant, mais je me suis égaré. Pourriez-vous m'indiquer la salle d'attente ?

Elle fronça les sourcils, comme si elle avait de la peine à comprendre ce que je lui disais.

— Eutid eum ouveuequez à inir ampronc eun euj, gargouilla-t-elle.

— Vous ne parlez pas la langue du pays ? demandai-je embarrassé.

Un flot de salive lui remonta à la bouche et j'eus l'impression qu'elle allait le cracher.

— Ap ampronc, reprit-elle, eun euj eup etérép ouvee euj.

C'était sans espoir évidemment, et j'allais m'excuser une nouvelle fois lorsqu'elle repartit à reculons dans le cul-de-sac.

Bien entendu, il arriva ce que je prévoyais. Le fond du couloir était là pour l'empêcher d'aller plus loin.

J'étais persuadé qu'il ne pouvait s'agir que d'une folle, et l'idée que je me trouvais dans une maison de fous me procura un certain malaise.

C'est alors qu'un rire sonore éclata dans mon dos, et en me retournant je reconnus le professeur Arnold.

— Inutile d'insister, me dit-il en désignant la jeune femme. Vous n'êtes pas accordés sur la même longueur d'onde. Venez, je vous cherchais.

— Cette femme est folle, n'est-ce pas ?

— Pas le moins du monde. J'ai entendu ce qu'elle vous disait et ses réponses étaient très claires.

— Dans quelle langue s'exprime-t-elle ?

— La nôtre ! La première fois, elle vous a répondu : « Je ne comprends rien à ce que vous me dites », et la deuxième fois : « Je vous répète que je ne comprends pas ».

— Tiens, par exemple !

— Évidemment, cette personne est une de nos « inversées ». Elle rétrograde dans le temps, et, de ce fait, il lui est impossible de concevoir un comportement quelconque en direction du futur. Son corps et son esprit subissent l'inversion à laquelle nous les avons soumis ; c'est ce qui vous explique que tous ses gestes et ses paroles sont exprimés à rebours. Exactement comme un film de cinéma qui se déroulerait à l'envers.

Vivre à l'envers ! Quelle impression cela pouvait-il procurer ? Je me le demandais !

— Dans ce cas, comment se nourrit-elle ? Arnold tritura sa barbiche et secoua pensivement la tête.

— Impossible ! J'ai bien tenté autrefois d'ouvrir l'estomac d'un cobaye et d'y placer une pomme réduite, en bouillie, mais le patient l'a rejetée. Bien entendu, le succès de l'expérience aurait été de retrouver la pomme entière, reconstituée dans la bouche du cobaye : malheureusement, la pomme, elle, ne subit pas l'inversion du temps. Broyée, elle reste broyée. Pour cela, c'est le mécanisme de l'univers tout entier qu'il faudrait inverser, mais pour l'instant, je n'y suis pas encore parvenu.

— Heureusement, dis-je.

Arnold eut un mouvement d'épaules.

— Que voulez-vous, je me suis fait tout seul. Oui, je sais, les syndicats me font confiance, mais je n'ai aucune base solide et je me débrouille par moi-même. C'est dur, croyez-moi, surtout lorsqu'on a la foi. Alors, pour l'instant, je me contente d'étudier les réactions de mes sujets. J'essaie de les imiter, mais ce n'est pas facile. D'accord, je suis bien parvenu à répéter quelques mouvements à l'envers. Je m'amuse à faire ça, le soir, dans ma chambre, lorsque je suis seul. Ça me passionne... Tenez, un exemple. Lorsque j'écris à ma femme, je commence toujours par le dernier paragraphe de ma signature, et puis je vais en remontant jusqu'à « ma chérie ». Ce qui est regrettable, c'est que ma femme ne se rend compte de rien. Pour elle, c'est une lettre comme les autres. Mais quel travail... quel travail... vous ne pouvez pas vous l'imaginer !

Ce fut mon tour de me gratter le menton. Le tic d'Arnold était vraiment contagieux.

— Heu... dites-moi... Si je comprends bien, vos inversés rajeunissent obligatoirement.

— Obligatoirement.

— Jusqu'à quel stade ?

— Jusqu'au dernier, et même au-delà. Ils deviennent enfants, nourrissons, embryons, et disparaissent, comme ça, lorsque les cellules reproductrices se séparent. Mais nous nous servons des *bootzers* pour accélérer le processus.

— Des *bootzers* ? Je croyais qu'on ne les employait qu'en ce qui concerne les cures de vieillissement.

Arnold sourit.

— Venez, je vais vous montrer. Votre nom, déjà ?

— Smith !

Il appela deux internes qui, sans ménagement, embarquèrent la malheureuse femme toujours collée contre le mur et m'entraîna à sa suite dans une salle où étaient disposés, sur plusieurs rangées, un nombre incalculable d'appareils ovoïdes et transparents.

À l'intérieur de chacun, il y avait une créature humaine allongée sur le dos. Des hommes et des enfants de tout âge.

Cette étrange « nursery » avait tout de même quelque chose de terrifiant.

Selon Arnold, un individu âgé de deux cents ans pouvait atteindre le stade du fœtus en l'espace de quarante-huit heures environ, grâce aux accélérateurs physiologiques, mais le professeur pouvait à son gré interrompre le rajeunissement accéléré, ce qui lui permettait d'étudier (?) les réactions de ses pensionnaires, comme cela avait été le cas pour la malheureuse jeune femme que j'avais rencontrée dans le couloir.

Nous passâmes devant plusieurs appareils dans lequel les centenaires avaient déjà atteint le stade de l'adolescence avec leur visage poupin, frais et rose.

D'autres, plus loin, étaient leur pouce, et d'autres encore, devenus d'adorables bébés joufflus et potelés, commençaient à se replier dans la position fœtale.

Le plus émouvant, c'était peut-être ces embryons à tête démesurée, roulés en boule, et formant comme une masse gélatineuse à l'intérieur d'une poche toute flasque.

Ceux qui atteignaient les derniers stades disparaissaient à l'intérieur d'une sorte d'utérus artificiel et là s'arrêtait le terrible processus.

En somme, la mort, pour ces êtres-là, ne se situait pas dans la vieillesse, mais dans un rajeunissement poussé jusque dans ses limites les plus extrêmes.

Arnold expliqua :

— Par ce procédé, je rends au néant ce que le néant nous a donné. La « Sueur du Peuple » qui s'oppose aux méthodes d'extermination employées par le machinisme pour le dépeuplement, a su créer un organisme dont le caractère uniquement philanthropique encourage et glorifie la mort, à condition qu'elle soit entièrement consentie. Ceux que vous voyez ici sont tous des « volontaires de la mort ». Las de l'existence, ils choisissent l'épreuve qui leur paraît la plus noble et la plus acceptable. Autrement dit : le retour aux sources.

Il rit en prononçant ces mots et se frotta les mains.

— Certes, les *bootzers* ont été créés pour précipiter le vieillissement, mais personne, jusqu'à présent, n'avait songé à utiliser le procédé en sens inverse. C'était pourtant très simple. L'idée est de moi.

— Ce qui prouve que les petites gens ont parfois de grandes idées.

Il parut tout heureux de ma remarque, sourit d'aise, et j'en profitai pour lui demander :

— Pourrais-je revoir la jeune personne qui était avec moi ? Miss Finley ?

Arnold me regarda curieusement.

— Il y avait donc quelqu'un avec vous ? Attendez, laissez-moi réfléchir... Au fait, pourquoi êtes-vous ici déjà ?

Une vague odeur de moutarde, subitement, me monta au nez.

— Dave, c'est lui qui nous a amenés.

Il ferma les yeux pour se concentrer.

— Dave ? Ah ! oui, bien sûr ! Vous vous appelez Smith. Je me souviens. Et il y avait une jeune femme avec vous... C'est bien ça. Une grande brune, n'est-ce pas ?

— Non, une blonde, de taille moyenne.

— Oui... oui... oui... je vois. L'ennuyeux, c'est que je ne me souviens pas très bien. Voyons... voyons...

— Vous l'avez fait conduire dans une cabine. N° 28, je crois.

— C'est possible.

— Pour l'amour du ciel, où est cette cabine 28 ?

— Vous voulez dire le *bootzer* n° 28. Eh bien, alors, tout est en ordre. Elle est dans le *bootzer* n° 28. Tenez, c'est celui-là, à droite, au bout de la rangée.

Blême et le souffle coupé, je me précipitai d'un bond.

Dans le *bootzer*, une enfant de cinq ou six ans, guère plus, souriait aux anges, avec ses cheveux courts et bouclés.

— Esther ! m'écriai-je. Grands Dieux, ce n'est pas possible !

— Adorable, n'est-ce pas ?

Je hurlai :

— Arrêtez ! Mais arrêtez, bon sang ! Vous n'avez pas le droit. C'est une erreur.

— Une erreur ?

Arnold me regarda sans avoir l'air de comprendre, et murmura :

— Comment, vous ne veniez pas pour... ? Oh ! je suis navré. Vraiment navré, j'ai dû me tromper... certainement...

— Arrêtez ça !

— Bien sûr, bien sûr... Mais enfin, où avais-je la tête ?

Il appuya sur quelques boutons, tout en se maudissant à haute voix, et m'entraîna hors de la salle. Il donna quelques ordres rapides à un carabin qui passait par là, puis me fit entrer dans son bureau.

— Allons, allons, remettez-vous. Ce n'est pas si grave que ça. Tout va s'arranger, vous allez voir.

— Qu'allez-vous faire ?

— Je n'en sais rien. Il faut d'abord que je réfléchisse.

*

* *

La porte s'ouvrit à cet instant, et deux hommes en blouse blanche entrèrent avec Esther. Pauvre Esther ! Rien qu'une gamine effarée, qui me regardait de ses grands yeux ronds comme des billes. Je n'arrivais pas à le croire.

— Est-ce qu'elle me reconnaît ? demandai-je en m'écartant.

— Non, c'est impossible, répondit Arnold en caressant

paternellement les cheveux d'Esther. Le rajeunissement efface les souvenirs, au fur et à mesure. Il ne lui reste que ceux de son âge actuel. Dans le fond, moi, à votre place, je la conserverais telle qu'elle est. C'est tellement plus mignon à cet âge-là. D'autant plus que, ramenée à son état normal, elle recommence à vieillir biologiquement.

— Non, je vous en prie, tout mais pas ça !

— Bon, bon, je n'insiste pas. Après tout, c'est votre femme.

— Ce n'est pas ma femme.

— Eh bien alors...

— Oh ! par pitié !

— Vous avez raison, ça ne me regarde pas. J'essayais seulement de vous être agréable.

Je coupai :

— Écoutez, puisque les *bootzers* fonctionnent dans les deux sens, il doit vous être possible de la ramener à son âge normal, non ?

— Certainement. Nous avons dû noter quelque part sa date de naissance. Attendez un moment.

Il fouilla dans un classeur automatique, et, après quelques recherches laborieuses, trouva enfin ce qu'il cherchait.

— Vous voyez, dit-il, tout finit par s'arranger. Il suffit maintenant de renverser la vapeur. Vous allez voir.

Il appuya sur un bouton d'appel, fronça les sourcils et murmura :

— Tiens, par exemple ! Ça ne marche pas.

Il insista à plusieurs reprises et commença à malmener sa barbiche.

— C'est curieux, marmonna-t-il.

L'éclairage diffusé par le plafonnier perdit soudain de son intensité, diminua progressivement, plongeant bientôt la pièce dans une demi-obscurité.

À cet instant, une infirmière entra dans le bureau en coup de vent.

— Professeur, s'écria-t-elle, j'ignore ce qui se passe, mais notre centrale est en panne.

Arnold se leva, visiblement indigné.

— Les Zéros, n'est-ce pas ?

Elle répliqua :

— Non, professeur, je ne pense pas. Tout est normal, sinon que rien ne fonctionne.

Arnold soupira et lâcha :

— Décidément, c'est la journée des surprises.

Pour lui, peut-être, mais pour moi, hélas ! ça ne faisait que continuer.

CHAPITRE XVI

Il fallut bien se rendre à l'évidence.

Pour une cause encore inconnue, la centrale énergétique refusait de fonctionner, paralysant ainsi toutes les installations du vaste bâtiment.

Je m'attendais évidemment à voir arriver en trombe une équipe de spécialistes dépêchée par la « Sueur du Peuple », mais de ce côté-là également, c'était le silence le plus complet.

À croire que nous étions subitement isolés du reste du monde. Évidemment, les *bootzers* avaient cessé de fonctionner et c'était là le drame.

Arnold me désigna les malheureuses créatures qui n'étant plus soumises aux effets des accélérateurs, continuaient à rétrograder dans le temps selon leur rythme biologique normal.

— Je me demande ce que je vais bien pouvoir faire d'eux maintenant, me dit-il.

Ce qu'il y avait de certain, c'était qu'Arnold, lui, était complètement dépassé par les événements.

Pour ma part, je me moquais pas mal du sort de ces « volontaires de la mort », et la seule, chose qui me tracassait, c'était de savoir ce que j'allais devenir avec cette gamine qui, accrochée à mes basques, n'arrêtait pas de pleurnicher.

Je lançai à Arnold :

— Faites donc quelque chose !

Je m'aperçus alors qu'il était en train d'arracher les derniers poils de sa barbiche et que son menton était aussi rouge qu'un coquelicot.

Il eut un geste d'impuissance.

— Que voulez-vous que je fasse ? J'appelle du secours et personne ne me répond. C'est sûrement la fin du monde, nous devons nous résigner.

Nous venions de pénétrer dans le grand hall d'entrée où régnait une grande effervescence lorsque, au milieu de la foule du personnel en blouse blanche, j'aperçus Dave qui jouait des coudes pour nous rejoindre.

Il suait et soufflait comme un phoque.

— Pour une drôle d'histoire, me cria-t-il, c'est une drôle d'histoire !

— Vous trouvez ?

— Vous êtes en panne, vous aussi ? Je m'y attendais.

— Mais enfin, qu'est-il arrivé ?

Il m'entraîna un peu à l'écart, près du jardin.

— C'est à n'y rien comprendre, me dit-il. Pour nous, ça s'est produit

en pleine émission, juste au moment où l'un des concurrents allait boire le verre fatal. Et dire que ce type-là...

— Au fait... au fait...

— Soudain, plus de jus ! Plus rien ! Même les « restomatic » qui ne marchent plus. On met des pièces et rien ne sort. Les gens ont faim ; ils s'affolent, c'est normal... Nous avons bien essayé d'alerter les États voisins, mais c'est impossible. Les réseaux de communication restent muets. Personne n'y comprend rien.

Il s'épongea le front, reprit son souffle et c'est alors qu'il s'aperçut de la présence d'Esther à ses côtés.

— Elle est mignonne, me dit-il. C'est extraordinaire ce qu'elle me rappelle quelqu'un. Vous l'avez adoptée ?

— Si vous tenez à vos dents, je vous conseille amicalement d'arrêter vos plaisanteries ridicules.

Dave prit une mine renfrognée.

— Vous, je crois que vous avez besoin d'un bon psychiatre.

— Alors, appelez-en un d'urgence, car je suis en train de devenir fou.

— Harry, que se passe-t-il ? Qui est cette gamine ?

— C'est Esther.

Dave eut un sourire bête.

— Non... vous ne voulez pas dire que...

— Si !

— Par Kobok... comment est-ce arrivé ?

En quelques mots, je lui racontai ce qui s'était passé, et le reporter me regarda avec une sorte de pitié.

— Mon pauvre vieux ! Est-ce que je puis faire quelque chose pour vous ?

— Peut-être.

— Quoi ?

— Trouvez-moi une île déserte. Et vite !

*

* *

Pendant que nous parlions, le ciel au-dessus de nous s'était assombri.

En l'espace de quelques minutes, il prit une teinte d'encre et une obscurité quasi totale nous enveloppa.

Des étoiles scintillaient entre les nuages et je compris immédiatement ce qui arrivait.

Nous n'étions pas encore au bout de la décade et ce n'était pas à une nuit artificielle que nous assistions.

Celle-là était bien réelle, j'en étais sûr.

D'ailleurs, Dave me confirma dans cette opinion en s'écriant :

— Les régulateurs de polarité sont en panne. Par Kobok, il ne manquait plus que ça.

— Laissez donc Kobok tranquille ! J'ai l'impression que votre Tout-Puissant est en perte de vitesse.

— Tout cela est bien étrange, vous ne trouvez pas ?

— Moi, j'en ai assez. Je ne sais même plus si j'ai faim, si j'ai sommeil, ce qui m'arrive et ce que je fais ici. Tous ces trucs-là ne devraient pas exister, je vous le dis. Ce n'est pas humain.

Esther sanglota à côté de moi :

— Je veux rentrer à la maison, je ne veux pas rester ici.

— Et allez donc, fis-je, il ne manquait plus qu'elle. Avec Baou-baou, ce sera complet.

Dave avait pris Esther dans ses bras et essayait de la consoler du mieux qu'il pouvait.

Mais le pauvre garçon n'avait pas suffisamment de notions de psychologie infantine, car ses affreuses grimaces, loin d'amuser Esther, ne firent au contraire que redoubler les cris.

Le reporter grogna et eut un mouvement d'humeur.

— Vous avez raison, me dit-il, cette gosse est impossible. Il y a un orphelinat dans les environs, je vais m'en occuper,

— Une seconde. Comment êtes-vous arrivé jusqu'ici ?

— Avec mon fusauto.

Il me regarda et murmura :

— Pourquoi cette question ?

— Pas d'ennuis avec votre génératrice ?

— Pas le moindre. D'ailleurs, tous les appareils de transport fonctionnent normalement. Il n'y a que le relais énergétique nationalisé qui est hors d'usage.

— Et le conseil des Huit, que pense-t-il de tout cela ?

— Rien, ils sont encore sous le coup de la surprise. Cette chose-là n'est jamais arrivée. Ils attendent la réponse de Kobok.

— Et s'il s'agissait d'une guerre ?

— Pour faire une guerre, il faut être au moins deux.

— C'est juste.

— Et la Terre ne forme qu'un seul État unifié.

— Une révolution, alors ?

— Qui la ferait ?

— La « Sueur du Peuple ».

— Ils sont aussi embêtés que nous.

— Alors, il ne reste que les Zéros.

— Ceux-qui-n'existent-pas ?

— Ils existent, croyez-moi !

— Dites, vous n'allez pas recommencer ?

— Ça va, je n'ai rien dit.

Il réfléchit et murmura :

— Non, les Zéros n'y sont pour rien.

— Pourquoi ?

— Ce n'est pas leur façon d'agir.

— Très bien, nous verrons ça plus tard. Pour l'instant, occupons-nous d'Esther.

— Pour l'orphelinat, je vous disais que...

— J'ai une bien meilleure idée. Où est votre appareil ?

Dave tendit son bras dans l'obscurité.

— Quelque part... par là...

— Allons retrouver Arnold. Dépêchons-nous.

Nous revînmes dans le hall où régnait le désordre le plus complet.

Déshabitués de l'obscurité, ces gens-là étaient perdus, affolés, au bord de la panique, et certains s'étaient groupés près des larges baies pour profiter de la pâle clarté lunaire.

Je repérai Arnold au milieu d'un groupe et je le tirai par le bras afin de lui exposer mon idée.

Dans le fond elle était simple : pourquoi n'utiliserions-nous pas la génératrice d'un fusauto pour faire fonctionner le *bootzer* capable de ramener Esther à son âge normal ?

Certes, l'énergie fournie par ces petites génératrices n'était pas inépuisable, mais elle pouvait tout de même rendre de précieux services momentanément.

Le reste m'était égal, je l'avoue, et rien d'autre qu'Esther ne comptait pour moi dans cette tentative.

C'était plus fort que moi. Sans que j'ose me l'avouer intérieurement, Esther me manquait. Je veux dire l'autre Esther, pas cette gamine insupportable qui, pour passer sa colère, s'était vengée sur tous les boutons de ma veste.

Elle était en train de s'attaquer aux poches multiples de la combinaison de Dave lorsque Arnold, subitement intéressé, me confia :

— L'idée est merveilleuse, et je m'étonne de ne pas y avoir pensé plus tôt. Mais comment voulez-vous que nous opérons dans cette obscurité ?

— Vous n'avez donc pas de lampe à pétrole ?

— Du pétrole ?

— Pas de bougies non plus ?

— Quelles bougies ?

— Des bougies, des bougies, m'emportai-je.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ça se fabrique avec du suif, de la cire, ou avec n'importe quelle matière grasse combustible et une mèche à l'intérieur.

— Et ça éclaire ? Tiens... tiens !

À ce moment-là, je venais de réinventer la bougie au XXX^e siècle.

CHAPITRE XVII

Pour une fois, tout se passa très bien.

Arnold suivit mes instructions à la lettre et se tira merveilleusement de toutes les difficultés.

Lesdites difficultés consistant à opérer le branchement de la petite centrale du fusauto sur le *bootzer* 28, et ensuite de mettre en fonctionnement les divers mécanismes permettant d'accélérer le vieillissement.

Pendant les deux heures qui suivirent, nous assistâmes tous avec attention à l'extraordinaire métamorphose d'Esther, à l'intérieur de son alvéole transparent, et lorsque tout fut terminé, ce fut une merveilleuse et adorable créature que je reçus dans mes bras, heureuse certes, mais quelque peu inquiète de nous retrouver sous la pâle clarté des bougies.

Pour elle, il ne s'était rien passé depuis notre séparation, et le léger décalage temporel qu'elle avait subi n'avait laissé aucune trace dans ses souvenirs.

Mais je devinai quand même la foule de questions qui se pressaient à ses lèvres. Questions, hélas ! auxquelles je n'eus pas le temps de répondre, car, à cet instant, deux « pseudos » firent irruption dans la salle et s'avancèrent vers moi.

L'un d'eux me demanda :

— Monsieur Smith, voulez-vous nous suivre ?

Je lorgnai instinctivement vers l'énorme pistolet qui pendait à la ceinture des deux robots. Les deux canons jumelés ne me faisaient pas confiance.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demandai-je.

— Ordre du conseil suprême. Vous et vos compagnons devez vous présenter au palais sans tarder.

L'ordre était catégorique et formel, et j'en savais suffisamment sur ces satanées mécaniques pour comprendre qu'elles ne plaisantaient pas.

J'entendis Dave murmurer :

— J'ai l'impression que ça va être notre fête !

— La mienne n'a jamais été aussi longue, répliquai-je. Mais je voudrais bien savoir si ça finira un jour,

Arnold avait assisté à la petite scène, et il paraissait navré. Dans le fond, je crois qu'il éprouvait, malgré sa formidable distraction, une réelle sympathie à mon égard.

Je lui adressai un petit sourire et dis :

— Excusez-moi, professeur, mais, comme vous pouvez vous en rendre compte, j'ai des obligations.

Il hocha la tête, se caressa machinalement la barbiche, et je le sentis beaucoup plus ému qu'il ne voulait le laisser voir.

— J'espère que nous nous reverrons, me dit-il.

— Si ça ne dépend que de moi, soyez-en persuadé.

Mais les « pseudos » avaient l'air de s'impatienter et je leur dis que j'étais prêt à les suivre.

Sous leur garde vigilante, nous prîmes place dans un appareil qui s'élança aussitôt en direction du palais gouvernemental.

*

* *

Moins d'un quart d'heure plus tard, nous étions introduits dans la grande salle du conseil que nous connaissions déjà et nous fûmes mis en présence des Huit, groupés autour d'un éclairage de secours.

On eût dit une bande de spectres échappés du néant, et une voix sépulcrale troua le silence lorsque nous avançâmes vers eux.

Celle de Un.

— Monsieur Smith, me dit-il, acceptez-vous de répondre en votre âme et conscience ? Acceptez-vous de prêter serment au nom de la vérité ?

Au point où j'en étais...

— Tout ce que vous voudrez.

— Dites : je le jure.

— Je le jure.

Dans le fond, j'étais prêt à jurer n'importe quoi pourvu qu'on nous laissât en paix une bonne fois pour toutes.

Un regarda Deux, puis Trois, Quatre, et ainsi de suite jusqu'à Huit. Après quoi son regard fiévreux se posa sur moi.

Il demanda gravement :

— Monsieur Smith, que s'est-il passé entre Kobok et vous ?

— Je suppose que vous voulez parler de...

— Oui.

— Eh bien, disons que nous bénéficions de sa grâce, ou tout au moins d'un sursis. Comme vous voudrez.

— Nous sommes au courant.

— Dans ce cas, que désirez-vous savoir ?

— Vous avez posé une question à Kobok.

— Cela faisait partie de notre marché.

— Quel genre de question ?

Je souris.

— Oh ! Une question toute simple. Tout ce qu'il y a de plus élémentaire.

— Répondez !

— Je lui ai simplement demandé de me donner le nombre exact d'étoiles que contient l'univers.

Je sentis très nettement la stupéfaction s'emparer des huit personnages qui me faisaient face.

Ils se regardèrent en silence, tandis que j'attendais la suite. Finalement, comme ils n'avaient pas l'air de reprendre la conversation, je demandai :

— Enfin, où est le mai ? Ce marché était l'idée de Kobok, et non la mienne.

Six rugit :

— Vous n'êtes qu'un misérable. Un élément de trouble.

— Doucement. Je vous répète que...

— Il suffit, coupa Un.

Il s'avança vers moi avec un sourire mielleux qui ne me disait rien qui vaille. En m'indiquant le fond de la salle noyé dans l'obscurité, il ajouta :

— Venez superviser votre œuvre, cher monsieur Smith.

Sans rien comprendre à ce qui se passait, suivi d'Esther et de Dave, je me laissai conduire par Un, qui s'était emparé de l'éclairage portable.

Les sept autres nous emboîtèrent le pas, en compagnie des « pseudos ».

Notre petite procession se poursuivait ainsi, à travers salles, couloirs, escaliers et corridors, jusqu'au sanctuaire du tout-puissant Kobok.

Dans l'immense salle, ça ronronnait, chuintait et cliquetait de partout. On se serait cru dans une fabrique de roulements à billes.

L'odeur elle-même était insupportable. Nous passâmes entre deux rangées d'appareils secoués d'intenses vibrations et enfin Un nous désigna un grand coffre mural à l'intérieur duquel un nombre incalculable d'aiguilles s'agitaient en désordre sur un cadran gradué, comme prises de folie.

— Voyez, dit-il, voyez ce que vous avez fait. Petit à petit, tous les circuits énergétiques dont Kobok est la source cessent de fonctionner. D'ici peu, ce sera la planète tout entière qui sera privée de sa précieuse énergie. Et tout cela parce que Kobok s'entête à trouver la réponse à votre stupide question. Ah ! vous pouvez être fier de vous, monsieur Smith ! Ce que vous avez fait là est monstrueux.

Subitement, je venais de comprendre toute l'importance de cette étrange révélation. Plus naïf encore que je ne le croyais, Kobok mobilisait toutes ses forces au fur et à mesure que naissaient les difficultés de la recherche. Entêté et buté dans son orgueil, la supermachine concentrait toutes ses énergies pour trouver une solution absurde.

Elle était tombée dans le piège, aveuglée par son incommensurable vanité, sans même en entrevoir les terribles conséquences.

Comme s'il pouvait exister un nombre exact d'étoiles dans un univers infini !

Seul un nombre plus grand que l'infini pouvait peut-être donner la réponse, et je pensai soudain au célèbre mathématicien Cantor, mort fou pour avoir osé déborder l'infini mathématique.

Et Kobok, avec ma question, voguait dans la même galère, j'étais prêt à le parier.

— Ce qu'il y a de plus tragique, poursuivit Trois, c'est que nous ne pouvons rien faire pour rétablir la situation. Kobok est seul maître de sa décision.

Il eut une sorte de soupir et me demanda :

— D'après vous, monsieur Smith, cela risque de durer combien de temps ?

J'eus un geste vague pour répondre :

— Tant qu'il y aura des étoiles à compter.

Un silence, et je laissai tomber :

— Cela peut durer des années, des siècles, des millénaires, voire toute l'éternité.

— L'éternité ?

— Rassurez-vous, Kobok se détruira bien avant.

— Il se reproduira.

— Cela m'étonnerait. Où trouverait-il l'énergie pour se reproduire ?

Les membres du conseil parurent en proie à un anéantissement absolu. Ils échangèrent des regards lourds, sans trouver la moindre parole à dire, et un vent de panique semblait avoir soufflé sur eux.

Pour ma part, je me sentais très à mon aise, pas du tout mécontent de ce que j'avais fait, et je regardai ces malheureux avec une certaine compassion.

Je pris finalement la parole :

— Croyez-moi, ce n'est pas une grande perte pour l'humanité. Bien au contraire. Ce tas de ferraille auquel vous obéissiez sans restriction ne pouvait que précipiter votre déchéance, et c'est d'ailleurs ce à quoi il s'employait, ne l'oubliez pas. Savez-vous seulement quel était son véritable but ?

Tout le monde me regarda. J'avais l'impression d'avoir affaire à de pauvres gens complètement perdus, incapables de la moindre réaction.

Je haussai légèrement les épaules et poursuivis :

— Je vais vous le dire. Kobok voulait d'abord dominer les hommes par tous les moyens, les convaincre de sa puissance et bénéficier de leur confiance, pour ensuite mieux les éliminer au profit de ces créatures qu'il a lui-même engendrées. Pour ces créatures-là, l'univers n'appartient pas aux êtres de chair et de sang, et elles sont

convaincues de la supériorité de la machine sur tout ce qui est vivant, ainsi que de leur puissance sans égale, qui fait d'elles l'élite de l'univers. Mais, je le répète, pour atteindre un tel résultat, il fallait d'abord rendre la race humaine complètement inoffensive. Alors, Kobok a commencé par s'attaquer aux vices humains, en rendant les drogues obligatoires, puis en instituant un programme social basé sur la surproduction mécanique, afin d'entraîner l'humanité dans une oisiveté susceptible de stopper son développement mental. L'aide apportée par Kobok dans la découverte des virus synthétiques nocifs trahit également son intention d'accélérer la perte de l'humanité. Comme si un simple contrôle démographique ne pouvait pas enrayer un phénomène de surpopulation ! Bien entendu, personne n'y a pensé. Kobok décide et tout le monde obéit. Kobok modifie le code et tout le monde accepte les règles de sa justice ; Kobok décrète que ses pires ennemis n'existent pas et tout le monde fait chorus en affirmant que les Zéros n'ont aucune valeur dans la réalité. Kobok interrompt la découverte des mondes nouveaux, et tout le monde se désintéresse de l'univers.

Je les laissai assimiler tout ce que je venais de leur assener et repris :

— Eh bien, messieurs, le moment est venu d'ôter votre bandeau. Désormais, vous ne pouvez compter que sur vous-mêmes. Certes, l'homme n'est pas infaillible, et vous n'êtes pas à l'abri des erreurs. Des erreurs, vous en commetrez, mais elles seront certainement moins dangereuses que celles de Kobok.

Deux mains battirent. Celles d'Esther. Une voix enflammée me félicita. Celle de Dave, mais huit jurons sonores refroidirent mon ardeur.

Ceux que poussèrent à l'unisson les membres du conseil suprême.

La colère empourprait leurs visages et rendait celui de Un plus vultueux encore. Il faisait peine à voir.

— C'est une hérésie, hurla-t-il, une ignominie. Comment osez-vous blasphémer ainsi ? Gardes, emparez-vous de ces trois misérables.

Brusquement, les deux « pseudos » qui nous encadraient s'apprêtaient à dégainer leurs armes lorsque Dave, pour une fois, fit preuve d'un réflexe et d'un sang-froid que je n'aurais jamais soupçonnés chez lui.

Bousculant celui qui était à sa portée, il lui subtilisa son pistolet en me criant :

— Harry, attention ! Vite !

Je pirouettaï sur moi-même, évitai l'attaque froide et calculée du robot, dont le poing d'acier frôla ma nuque au moment où je bondissais vers lui.

Il perdit l'équilibre, essaya de se rattraper, mais le geste qu'il fit me

permit à mon tour de lui arracher son arme avant qu'il ait eu le temps de se méfier.

Froidement, je déchargeai une rafale sur le « pseudo » qui, projeté violemment au milieu de la salle, se cassa en deux, vomissant un flot dé rouages, de ressorts et d'engrenages.

Celui de Dave subit le même sort, et les huit reculèrent, effrayés, essayant de se protéger derrière un grand coffre de métal surmontant la masse-mère.

Nous ne les revîmes jamais, car, à cet instant, une gigantesque explosion ébranla la salle, disloquant toute l'immense architecture métallique qui s'abattit, tordue et démantelée, avec un fracas épouvantable.

Une gerbe de feu fusa devant nous, balayant l'espace d'un souffle brûlant, tandis qu'une fumée acre et suffocante nous prenait à la gorge.

Nous avions bondi au hasard, roulant dans la poussière et les décombres, évitant de justesse les débris incandescents d'un mur métallique qui venait de se disloquer comme sous l'effet d'une baguette magique.

Esther, cramponnée à mon cou, proférait déjà ses dernières volontés.

— Harry, je t'aime ! Que la mort soit, mais ne me quitte pas.

— Je ne suis pas encore mort, murmurai-je.

— Ne me quitte pas, mon amour, non, ne me quitte pas.

Il aurait fallu être drôlement costaud pour échapper à son étreinte.

C'est alors que deux pieds émergèrent d'un tas de débris et que je reconnus immédiatement les chaussures de Dave.

— Dave ! m'écriai-je.

Esther m'aida à le dégager, mais il n'était qu'étourdi. Simplement commotionné. Il vomit un nuage de poussière, nous regarda en souriant, loucha et battit des paupières.

— Chers téléspectateurs, fit-il, notre émission commence dans cinq minutes. Il est dix heures, veuillez baisser la puissance de vos récepteurs.

Pauvre bougre, il me faisait de la peine.

— Il s'en sortira, confiai-je à Esther, mais cette fois il est complètement ravagé.

Nous le remîmes sur pied tant bien que mal et nous l'aidâmes à atteindre le fond de la salle où se trouvait l'issue permettant de communiquer avec l'extérieur.

Derrière nous, la destruction de Kobok continuait dans les flammes et le vacarme, selon un rythme de plus en plus accéléré.

Je m'apprêtais à franchir l'ouverture lorsqu'une forme vaporeuse, amorphe, ondula devant moi, stoppant mon élan.

Enfin, une silhouette imprécise se constitua et, à ma grande stupéfaction, je reconnus la créature qui m'était déjà apparue dans le fusauto.

Le Zéro !

Oui, c'était bien le même. Le même Zéro !

— *Hello, ami, me lança-t-il télépathiquement. Votre torsade s'est enrichie d'une nouvelle variable. Qu'est-ce donc ?*

— Ce doit être la frousse, répliquai-je.

— *Vous voulez dire la peur. Une peur mathématique sans doute ?*

— Je vous en prie, laissez-moi le temps de récupérer mon hypoténuse.

Il rit à sa manière.

— *Le pont aux ânes ! C'est amusant.*

— Que voulez-vous ? Pour l'amour du ciel, qu'attendez-vous de moi ?

— *N'ayez crainte. Quel profit tirerais-je d'une cerise devant le festin qui nous est offert ?*

Un bras de fumée se tendit en direction de Kobok.

— *Je vous avais dit que nous finirions bien par l'avoir. Mais je dois reconnaître que vous nous avez facilité grandement les choses. Et dire que cette question était vraiment des plus élémentaires. Nous l'enseignons aux jeunes Zéros dès leur venue au monde. Cette machine est vraiment d'une ignorance lamentable. Pauvre Kobok ! Il n'a même pas réagi lorsque nous avons fondu sur lui. Maintenant, il est trop tard, nous sommes déjà en train de le dévorer.*

— Dans ce cas, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter un bon appétit.

— *Merci, et sans rancune, n'est-ce pas ?*

— Pas la moindre.

— *Adieu, humain, et que PI te protège !*

Il disparut rejoindre les siens, qui, telle une bande de vautours, s'acharnaient impitoyablement sur les dernières réserves énergétiques de Kobok.

CHAPITRE XVIII

Le jour se levait, et les premiers rayons du soleil nous trouvèrent errant au hasard dans les artères d'Alphapolis.

Le désordre et la confusion qui régnaient dans tous les points de la vaste cité étaient indescriptibles.

Des groupes se formaient dans les carrefours, discutant avec animation, et les visages étaient empreints de la même stupéfaction, de la même crainte.

Personne encore ne comprenait ce qui se passait en réalité, mais chacun avait vaguement conscience qu'un événement important venait brusquement de modifier les conditions de vie en usage jusqu'alors.

Profitant de cela, les partisans de la « Sueur du Peuple », galvanisés, s'attaquaient impitoyablement aux « pseudos » qu'ils rencontraient sur leur chemin et les détruisaient avec une extrême sauvagerie.

Des bagarres éclataient, de-ci, de-là, et les réserves de vivres, pillées et saccagées, étaient également le théâtre de scènes de violence, en dépit d'un service d'ordre impuissant à refréner les ardeurs combatives qui soudain s'éveillaient dans les esprits.

Le règne de l'anarchie succédait à celui de Kobok, mais il était inévitable.

L'humanité, désormais livrée à elle-même, devait apprendre à vivre et à s'organiser.

Le temps ferait le reste, comme toujours... et c'est bien sur lui que je comptais pour aider l'humanité à reprendre sa place dans le concert universel.

Nous nous rendîmes propriétaires d'un fusauto abandonné en bordure d'une piste, et Dave prit les commandes.

Comme je m'y attendais, Esther voulut absolument récupérer Baou-baou, que Dave avait confié à un chenil des environs, et je n'eus pas le courage de refuser.

Dans le fond, je l'aimais bien quand même, ce sacré animal !

Lorsque nous fûmes au-dessus de la cité, prêts au départ, Dave nous confia :

— Pour nous aussi, ça pose des problèmes. Qu'allons-nous devenir maintenant ?

— Et nous ne savons même pas où loger, soupira Esther.

— Pourquoi pas chez Kim ? proposai-je.

— Kim ?

— Je ne vois que lui pour nous aider. C'est un brave *pote-pote*.

Dave eut une moue.

— Un *giglondeur* de quatrième zone, laissa-t-il tomber. Qu'est-ce qu'on va entendre comme *cafouille*. D'accord, on y va !

Un voyant rouge clignotait sur le tableau de bord.

— Comme il ne reste pas beaucoup de jus, ajouta Dave, je pense qu'avant toute chose, il serait préférable de nous mettre d'accord avec lui.

Il alluma le télévisiophone, fit les réglages et appela Kim. Par bonheur, son émetteur-récepteur autonome fonctionnait encore, mais ce n'est qu'une image bien pâle que nous reçûmes de lui.

Le pauvre Kim nous parla avec la voix du désespoir.

— Mais enfin, qu'est-il arrivé ? Il se passe des choses bizarres, vous ne trouvez pas ?

— On vous expliquera tout, fis-je pour le calmer.

— Vous appeliez peut-être au sujet de votre appareil ?

— Non, je me suis fait une raison.

— Comme vous voudrez.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Oh !... je n'ose plus vous en parler.

— Vous voyez quelque chose ?

— Je ne sais plus.

— Dites toujours, on verra bien.

— Cette fois, il s'agit d'un cube, d'un vrai cube.

— Que dites-vous ?

— Oui, ça fait bientôt une heure qu'il est là, au milieu du jardin.

— Vous dites bien un cube ?

— Un cube à six faces dont une est garnie d'une poignée brillante.

— Grand Dieu, Kim, ce n'est pas possible !

— Je vous ai dit que je n'y croyais plus.

Le cri de Sioux que je poussai fit bondir Esther et Dave à mes côtés.

— Mais cette fois c'est vrai... c'est vrai, hurlai-je. C'est lui, c'est mon appareil, il est revenu.

— Par Kobok, que dois-je faire ?

— Rien. Pour l'amour du ciel, n'y touchez surtout pas. J'arrive immédiatement.

L'image de Kim devint floue, puis se dilua sur le petit écran.

Je me sentais plein d'une joie délirante. Je sautai en l'air en poussant un cri de triomphe et me tournai vers mes deux compagnons.

Eux non plus ne comprenaient pas et semblaient dépassés par les événements. Même Baou-baou, qui, sans réaliser quoi que ce fût, frétillait de la queue et jappait de plaisir.

Le fusauto fonça à une allure record en direction de Betapolis, et, moins d'une heure plus tard, survolait la cité où les mêmes scènes de désordre et de violence se poursuivaient comme partout.

Évitant les combats qui continuaient à mettre aux prises les humains et les robots, nous nous engageâmes délibérément sur la piste qui menait en direction des faubourgs et stoppâmes bientôt devant la *burada* de Kim.

Nous quittâmes le fusauto pour nous précipiter dans le jardin. Mais, en fouillant partout du regard, nous n'aperçûmes rien qui, de près ou de loin, pût ressembler à un vulgaire cube.

Intrigué, je me ruai à l'intérieur de la *burada*, mais Kim lui-même, malgré mes appels, demeura introuvable.

La maison était vide !

Je me sentis pâlir lorsque, en revenant dans le jardin, j'aperçus des traces fraîches dans la terre meuble. L'empreinte très nette d'un carré aux contours épais et rectilignes !

— Malédiction ! murmurai-je, regardez, Kim ne s'était pas trompé.

Je me laissai choir à même le sol, complètement anéanti et désignai les traces de pas qui disparaissaient devant l'emplacement qu'avait occupé mon appareil temporel.

— Je lui avais pourtant recommandé de ne toucher à rien. Kim est entré dans l'engin, et Dieu sait ce qu'ils sont devenus tous les deux.

Un lourd silence fit suite à mes paroles. Mes compagnons réfléchissaient à leur tour et mille hypothèses surgissaient dans leur esprit.

Nous n'avions plus que le seul désespoir pour ressource lorsque soudain un cube massif surgit devant nous, comme un diable sortant d'une boîte.

C'était le « cube » qui venait de se rematérialiser à quelques mètres de là. Nous nous précipitâmes, n'osant pas y croire.

Mais il ne s'agissait pas d'un mirage. Ce que nous touchions de nos mains était bien réel et, lorsque j'actionnai l'ouverture de l'appareil, ce fut pour pousser un nouveau cri de surprise.

La cabine était vide, et Kim avait disparu.

— Qu'il aille au diable ! m'écriai-je. Moi, je ne resterai pas une minute de plus ici. Ah ! non, alors.

Je désignai le « cube ».

— Il va falloir s'organiser. L'appareil ne dispose que d'une seule place. Esther partira la première et avertira le professeur Crook pour qu'il nous renvoie l'engin. Je partirai le dernier, c'est plus prudent.

Dave regarda le « cube ».

— Non, dit-il un peu tristement, je ne serai pas du voyage. Croyez bien que je le regrette, car vous allez me manquer terriblement. Mais je pense que mon devoir est de rester ici, auprès de mes semblables, pour les aider à rebâtir un monde nouveau. Ce sera dur, je le sais, mais je ne me sens pas le droit de les abandonner.

Je lui tendis la main spontanément.

— Vous avez raison, Dave, votre place est ici. Vous connaissez le problème mieux que personne, car vous avez aidé à le résoudre. Oui, ce sera dur, j'en conviens, car vous allez tous repartir à zéro. Privés de machines, vous avez tout à apprendre. Vous aurez à lutter contre la faim, le froid, la maladie ; vous allez connaître à nouveau les guerres, les révolutions, les passions religieuses et politiques, mais c'est le sort éternel de toutes les humanités dignes de ce nom. Moi aussi, Dave, je retourne dans un siècle où règne également cette même insécurité, et pourtant, je vous l'assure, je ne changerais pas mon sort pour tout l'or du monde.

Il essuya une larme qui perlait à ses yeux, et embrassa Esther au moment où je la priais d'entrer dans le *cube*.

La lourde porte se rabattit, puis l'engin disparut grâce à son réglage automatique.

Dix minutes plus tard, ce fut le tour de Baou-baou qui, dans sa maladresse, laissa un petit bout de queue dans la charnière du battant.

Je le tendis à Dave :

— Tenez, ça vous fera un souvenir.

Quand mon tour arriva, ce fut tout juste s'il eut la force de balbutier :

— Salut, *pote-pote* !

ÉPILOGUE

C'est un professeur Crook hagard et tremblant comme une feuille qui me reçut à mon arrivée au XX^e siècle.

Le pauvre vieux était déjà au bord de la crise de nerfs. J'admets que pour lui, c'était un rude coup.

— Enfin vous ! bégaya-t-il. Dieu soit loué ! Vous êtes là... Mais les autres... les autres... ils me rendent fou. Regardez-les... D'abord, il y a eu cet abruti en pyjama vert qui est arrivé dans le « cube » en me traitant de *pote-pote*, ensuite cette fille capricieuse qui me donne des ordres comme si elle m'avait toujours connu, mais l'apothéose, c'est ce chien qui n'arrête pas de parler. Oui, Harry, je vous le jure sur mes ancêtres... ce chien parle !

Je lui tapai familièrement sur l'épaule :

— Vous vous y ferez, mon vieux, vous verrez !

Je reçus Esther dans mes bras, tandis que Baou-baou, tout heureux lui aussi, me lançait entre deux jappements :

— Hello, Harry, avez-vous fait un bon voyage ? Moi, ce qui me chipote, c'est votre professeur Crook ; il *giglonde* comme un...

— Comme un *jokri* en *gablifon*, enchaîna Kim, tout réjouï. Mais il est merveilleux ! Je suis merveilleux... tout le monde est merveilleux... et crotte pour Kobok !

Je me tournai vers Crook, mais le pauvre vieux avait déjà eu son compte.

Il gisait au milieu du laboratoire, évanoui et les bras en croix.

EN BREF

Vous désirez certainement savoir ce que nous sommes devenus ? Eh bien, je vais vous le dire.

Crook ? Il ne veut plus entendre parler de voyages dans le temps, et je suis bien de son avis. D'ailleurs, notre procédé n'est pas au point, et c'est bien un miracle si nous avons pu être ramenés du XXX^e siècle... Un de ces jours, je vous expliquerai.

Quant à nous, nous avons monté un numéro de music-hall et nous sommes en train de faire fortune. Bientôt nous aurons notre cirque.

Kim s'est révélé comme le clown le plus extraordinaire de tous les temps. Esther, la « femme du futur » n'a qu'à se montrer pour déclencher un tonnerre d'applaudissements.

Moi, je présente Baou-baou qui est devenu une grande vedette de la télévision. Il chante « C'est si bon » avec un gros os autour du cou.

À chaque fois, c'est du délire... Un bon conseil, louez à l'avance, c'est plus prudent.

Vous voyez que tout se termine pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Celui du XX^e siècle, cela va sans dire !

FIN

